

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1910

THÈSE

N° 212

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Mercredi 16 Mars 1910, à 1 heure

PAR

Charles POULLAIN

Né à Rouen, le 12 octobre 1872

Licencié ès Lettres

Ancien professeur d'Enseignement secondaire

LA PROPHYLAXIE ANTIVÉNÉRIENNE
AU LYCÉE

Président : M. ROGER, professeur

MM. GAUCHER, professeur

Juges } PIERRE MARIE, professeur
LCEPER, agrégé

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie} Editeurs

15, Rue Racine, 15

1910

212

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1910

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Mercredi 16 Mars 1910, à 1 heure

PAR

Charles POUILLAIN

Né à Rouen, le 12 octobre 1872

Licencié ès Lettres

Ancien professeur d'Enseignement secondaire

LA PROPHYLAXIE ANTIVÉNÉRIENNE
AU LYCÉE



Président : M. ROGER, professeur

Juges } *MM. GAUCHER, professeur*
PIERRE MARIE, professeur
LCEPER, agrégé

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUE & C^{ie}, Editeurs

15, Rue Racine, 15

—
1910

Faculté de Médecine de Paris

	LE DOYEN	M. LANDOUZY
	PROFESSEURS	MM.
Anatomie.		NICOLAS
Physiologie.		CH. RICHET
Physique médicale.		GARIEL
Chimie organique et Chimie générale.		GAUTIER
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.		BLANCHARD
Pathologie et Thérapeutique générales.		BOUCHARD
Pathologie médicale.		BRISSAUD
		DEJERINE
Pathologie chirurgicale.		LANNELONGUE
Anatomie pathologique.		PIERRE MARIE
Histologie.		PRENANT
Opérations et appareils.		HARTMANN
Pharmacologie et matière médicale.		POUCHET
Thérapeutique		GILBERT
Hygiène.		CHANTEMESSE
Médecine légale.		THOINOT
Histoire de la médecine et de la chirurgie.		CHAUFFARD
Pathologie expérimentale et comparée.		ROGER
		HAYEM
Clinique médicale.		DIEULAFOY
		DEBOVE
		LANDOUZY
		HUTINEL
Maladies des enfants.		GILBERT BALLET
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.		GAUCHER
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.		RAYMOND
Clinique des maladies du système nerveux		DELBET
Clinique chirurgicale		QUENU
		RECLUS
		SEGOND
Clinique ophtalmologique.		DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires.		ALBARRAN
		PINARD
Clinique d'accouchements		BAR
		RIBEMONT-DESSAIGNES
Clinique gynécologique.		POZZI
Clinique chirurgicale infantile.		KIRMISSON
Clinique thérapeutique.		ALBERT ROBIN

Agrégés en exercice

MM.			
AUVRAY	CUNEO	LAUNOIS	NOBECOURT
BALTHAZARD	DEMELIN	LECENE	OMBREDANNE
BRANCA	DESGREZ	LEGRY	POTOCKI
BEZANÇON (F.)	DUVAL (P.)	LENORMANT	PROUST
BRINDEAU	GOSSET	LOEPER	RENON
BROCA (A.)	GOUGET	MACAIGNE	RICHAUD
BRUMPT	JEANNIN	MAILLARD	RIEFFEL
CARNOT	JEANSELME	MARION	SICARD
CASTAIGNE	JOUSSET (A.)	MORESTIN	ZIMMERN
CLAUDE	LABBE (M.)	MULON	
COUVELAIRE	LANGLOIS	NICLOUX	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que ses opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'en tend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON FILS PIERRE-CHARLES

A MA FILLE BÉATRICE

A MA FEMME

MADAME HÉLÈNE POUILLAIN

A MA MÈRE (*nec debita solvi*)

A MON PÈRE

MONSIEUR CHARLES POUILLAIN

A MON ONCLE

MONSIEUR NARCISSE BEAURAIN

MEIS ET AMICIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR H. ROGER

Professeur de Pathologie expérimentale et comparée
Médecin de l'hôpital de la Charité.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ WALTHER

Chirurgien des Hôpitaux (Bénévole, la Pitié, 1904)

MONSIEUR LE PROFESSEUR RECLUS

Chirurgien des Hôpitaux (Bénévole, la Charité, 1904)

MONSIEUR LE DOCTEUR DE MASSARY

Médecin des Hôpitaux (Bénévole, Laënnec, 1905)

MONSIEUR LE DOCTEUR LACOMBE

Médecin des Hôpitaux (Bénévole, Beaujon, 1905)

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ TROISIER

Médecin des Hôpitaux (Stagiaire, Beaujon, 1905-1906)

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ TUFFIER

Chirurgien des Hôpitaux (Stagiaire, Beaujon, 1906)

MONSIEUR LE DOCTEUR BALZER

Médecin des Hôpitaux (Bénévole externe, Saint-Louis, 1906)

MONSIEUR LE DOCTEUR HUDELO

Médecin des Hôpitaux (Bénévole-externe, Saint-Louis, 1906)

MONSIEUR LE PROFESSEUR DEBOVE

Médecin des Hôpitaux (Stagiaire, Beaujon, 1906-1907)

MONSIEUR LE PROFESSEUR KIRMISSON

Chirurgien des Hôpitaux
(Stagiaire-externe, Enfants-Malades, 1907)

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ LEGRY

Médecin des Hôpitaux (Bénévole-externe, Tenon, 1907)

M. LE P. AGRÉGÉ MARCEL LABBÉ

Médecin des Hôpitaux (Bénévole-externe, Tenon, 1907)

MONSIEUR LE PROFESSEUR PINARD

Accoucheur des Hôpitaux (Stagiaire, Baudelocque, 1907-1908)

MONSIEUR LE PROFESSEUR HUTINEL

Médecin des Hôpitaux (Stagiaire, Enfants-Malades, 1908)

MONSIEUR LE DOCTEUR LACASSE

Chef de Clinique obstétricale à la Faculté (*passim*)

La Prophylaxie antivénérienne

AU LYCÉE

AVANT-PROPOS.

«Doit-on, ou non, dans les centres scolaires, éclairer les élèves des classes supérieures sur les dangers des affections vénériennes ? — et si oui, dans quelle mesure et comment ? »

Telle était la question proposée aux travaux de la Société de prophylaxie sanitaire et morale, lors de sa première assemblée (mai 1901).

Le professeur Fournier lui-même s'était chargé du Rapport qui, à la séance du 10 juin, fut lu, discuté, approuvé. Les conclusions adoptées étaient les suivantes ;

« 1° Il serait à désirer que dans les centres scolaires, les jeunes gens des classes supérieures fussent éclairés sur les dangers des affections vénériennes par un enseignement spécial.

« Cet enseignement spécial, sans blesser en rien la morale, pourrait être fait à tous les élèves âgés de plus de 16 ans, avec l'autorisation de leurs parents ou tuteurs.

« 2° Cet enseignement spécial pourrait consister en une conférence faite annuellement, soit par un professeur, soit plutôt par un médecin, désigné spécialement à cet effet par les autorités compétentes.

« Il trouverait naturellement place dans le cours élémentaire d'hygiène (notamment au chapitre des maladies évitables), cours qui est ou devrait être professé aux élèves de cet âge dans tous les établissements scolaires.

« 3° Il appartient au discernement de MM. les directeurs d'établissements secondaires d'apprécier s'il y aurait, ou non, avantage de substituer au système de la conférence annuelle celui d'avertissements personnels, d'entretiens, de causeries quasi paternelles avec leurs élèves sur le sujet en question.

« 4° En tout cas, un complément de sauvegarde consisterait utilement dans la remise à chaque élève d'une *Instruction sur le Péril vénérien*, instruction imprimée, conçue suivant le programme prophylactique et moral de notre Société, et approuvée par elle. »

L'adoption de ces conclusions remonte à 1901.

Quelles mesures s'en sont suivies dans l'enseignement secondaire officiel ?

Aucunes : l'Université ne pouvait essayer, elle ne pouvait qu'organiser le nouvel enseignement spé-

cial demandé par les deux premières conclusions. Elle ne l'a pas fait, parce qu'elle ne pouvait pas le faire. Pourquoi ? Je l'étudierai plus loin.

Sides conférences à ce sujet eurent lieu dans quelques établissements, après comme avant 1901, elles furent dues à l'initiative méritoire de quelques éducateurs courageux ; certains d'entre eux discernèrent le mode d'instruction convenable et tentèrent de l'appliquer. La plupart de ces essais scolaires de prophylaxie antivénérienne ont été sans lendemain.

Et cependant n'y avait-il pas, à partir de 1901, pour inspirer, pour guider la propagande antivénérienne au lycée un vade-mecum de choix, l'*Instruction* demandée à la 4^e conclusion ?

Cette *Instruction sur le Péril vénérien* avait paru peu après le Rapport qui l'avait conçue. Due, comme lui, au professeur Fournier, elle offre, sous un titre d'une chaude et tendre élégance *Pour nos Fils, quand ils auront dix-huit ans !* de précieuses qualités ; elle est littéraire de ton, paternelle d'allure, vivante, substantielle et séduisante. Je la considère comme un petit chef-d'œuvre.

Heureuse brochure ! Mise en vente à un prix très modeste, distribuée aussi à titre gracieux, enveloppée des plus utiles éloges, facilitée dans son action au delà des frontières, au delà même des océans, par de nombreuses traductions, elle a fait, je ne m'abuse point, le tour du monde, en répandant le bien, comme la parole du Christ, Evangile de prophylaxie !

Infortunée brochure ! Comme une jeune fille de tous mérites que seul serait à ne point rechercher celui précisément qu'elle se serait choisi, elle n'est pas là où elle devrait régner, lecture familièrement commentée. Nos fils à dix-huit ans vont quitter le lycée. Ils n'en emportent pas la brochure du professeur Fournier. Pourquoi ?

Parce que cette brochure, étant destinée dans la pensée de son auteur, à servir de complément de sauvegarde, demande d'être précédée d'un enseignement qui l'annonce, qui l'introduise. Cet enseignement n'étant pas encore entré au lycée, la brochure du professeur Fournier marque le pas et garnit la vitrine des libraires du voisinage.

Est-il donc si difficile d'établir et d'appliquer dans les lycées et collèges une formule définitive, universelle, d'enseignement servant à la prophylaxie antivénérienne ?

Il est bien regrettable qu'il n'y ait pas eu aux premières assemblées de la Société de prophylaxie sanitaire et morale un petit nombre, un tout petit nombre de professeurs de l'enseignement secondaire, trempés comme mon collègue et ami Dedet, alors professeur de philosophie. L'essai loyal qu'il put faire dans sa classe, grâce à un concours heureux et particulier de circonstances, d'une lecture de la brochure de Fournier, d'autres l'eussent fait par ailleurs ; ils en auraient rapporté une expérience qui en l'espèce, eût eu une valeur incomparable. Et l'échange de vues et l'accord survenant entre médecins

et professeurs, hygiénistes et éducateurs, c'était la formule utile établie. C'était, à bref délai, la bonne porte de l'Université ouverte, et c'étaient déjà de prémunies contre le péril vénérien les neuf générations de lycéens qui se sont succédé depuis, se léguant comme le faisaient leurs devancières, les plaisanteries avunculaires et douteuses de Ricord au lieu des avertissements paternels et sages de Fournier.

N'attermoyons pas davantage et travaillons à l'établissement de la formule nécessaire. Je ne propose pas, comme d'aucuns pourraient le croire, une tâche révolutionnaire. Cette tâche ne fera pas que nous cesserons d'être les héritiers respectueux d'un passé diversement composé, les observateurs, curieux et sans passions, des remous que déterminent dans les peuples, suivant les siècles et les climats, les confessionnalismes, les sectes et les éthiques. Non. Mais elle nous affirmera dans notre volonté de rester des sociologues épris de leur science, respectable, aussi bien qu'une religion, par son but qui est la conquête du bien-être dans le présent et du mieux-être dans l'avenir, pour l'intelligence, le cœur et le corps de l'individu, membre de la société.

La difficulté est grande, dit-on, d'avertir les lycéens des dangers des affections vénériennes. L'Université les garde en sa tour d'ivoire et leur dispense un enseignement soigneusement expurgé. Admettra-t-elle qu'à ses côtés une bouche savante vienne donner un nouveau sens, inouï jusque-là, de prophylaxie antivéné-

rienne au séculaire « Cave ne cadas » de Lhomond, avec commentaire médical ?

J'ouvrirai plus tard la discussion.

Un à un, je prendrai les divers arguments qu'on oppose comme autant d'obstacles ou que l'on propose comme autant d'adjuvants à l'extension au lycée de la prophylaxie antivénérienne. Des uns et des autres, je ferai en toute indépendance d'esprit et de caractère une critique aussi sobre et aussi concluante que possible, et je clorai cet examen par l'exposé d'une formule nouvelle.

Pour établir cette formule, il m'a été indispensable d'étudier la question avec une mentalité complexe. J'ai eu la bonne fortune, depuis dix-huit ans, de passer par des centres d'instruction et d'éducation nombreux, variés, choisis. J'y ai puisé comme professeur et éducateur une expérience à laquelle je viens, après sept années d'études médicales, d'ajouter la science du thérapeute et de l'hygiéniste. De ces titres, auxquels j'ajouterai glorieusement celui de père d'un fils et d'une fille, il n'est pas excessif que je cherche à me prévaloir. Je fais ce travail avec une toute autre pensée que celle de le renfermer dans les limites d'une thèse inaugurale. J'ai l'ambition qu'il serve à la fortune d'une œuvre qui est bonne, parce qu'elle est humaine et qui se réalisera, parce qu'elle signifie progrès moral... On voudra donc bien m'excuser d'avoir emprunté aux statuaires une technique de circonstance, en dressant mon autorité sur mon curriculum, comme une statue sur son piédestal.

C'est dans ces sentiments et dans cette vue que j'ai sollicité pour cette thèse le patronage scientifique et moral de M. le Professeur Roger, dont on sait la belle valeur scientifique et philosophique de l'enseignement à la Faculté de Médecine. Ma plume, stimulée pourtant par ma gratitude, ne traduit qu'imparfaitement ce que j'attendais d'elle, la pleine expression de mes remerciements pour la courtoise bienveillance avec laquelle le Maître reçut ma demande, et pour la curiosité obligeante et exquise avec laquelle il s'intéressa et apporta sa pierre et sa touche à mon travail.

Je considère comme un devoir imprescriptible d'adresser un public témoignage de ma respectueuse estime à M. le Professeur Fournier. Je ne le connais qu'à travers son œuvre et par ses images dont la diffusion trouve une excuse dans sa réputation de premier syphiligraphe contemporain. Sa modestie m'en voudra de troubler par mon hommage la quiétude de son honorariat. Qu'elle me le pardonne. On sait avec quel succès Paul de Tarse, enfant de Judée et citoyen de Rome, s'employa à reprendre pour l'étendre et l'asseoir dans la Ville même la grande œuvre du Christ qu'il n'avait pas personnellement connu. Ce me serait une belle récompense et un grand honneur, si, médecin et professeur, je voyais l'admirable opusculé de prophylaxie antivénérienne écrit par le Professeur Fournier pour les centres scolaires, obtenir son droit de cité dans les établissements d'en-

seignement secondaire par la vertu salulaire d'une méthode qui m'est propre et qu'il me tarde de faire connaître.

CHAPITRE PREMIER

LES MALADIES VÉNÉRIENNES

Il est trois maladies qui sont dans la presque totalité des cas causées par des rapprochements sexuels, par le commerce vénérien, dira-t-on plus conformément à la majorité des faits. Aussi les appelle-t-on les maladies vénériennes. Ce sont : le chancre simple, la blennorrhagie, la syphilis.

Les deux dernières seules méritent l'attention du sociologue par la gravité de leurs méfaits sur l'individu, par leur action pernicieuse sur l'espèce, par le chiffre élevé de leurs victimes. A ces caractères il convient de reconnaître des maladies populaires, des fléaux sociaux.

ARTICLE PREMIER

LA BLENNORRHAGIE

Elle est produite par un organisme microscopique, le gonocoque de Neisser.

A des temps encore rapprochés, elle a prêté au rire des uns, aux sourires des autres, aux bons mots d'un Ricord ! La science n'avait pas encore établi

qu'elle était la sœur en avarie de la syphilis, et, comme elle, la source cachée de bien des larmes.

Elle peut n'être qu'une simple inflammation suppurative uréthrale momentanée. Dans nombre de cas, la blennorrhagie, même non soignée, s'en tient là, suivie de guérison complète.

Ses complications et ses conséquences immédiates ou lointaines, sont de fréquence et de gravité variables. Elles constituent le péril blennorrhagique.

§ 1. — Sa gravité chez l'individu

L'inflammation peut gagner l'épididyme, organe annexe et fonctionnellement inséparable du testicule. C'est l'épididymite vulgairement appelée orchite. Guéri, l'organe est néanmoins devenu impropre à reprendre son rôle physiologique ; ses canalicules oblitérés n'offrent plus de passage aux spermatozoïdes. Si les deux épididymes ont été affectés, l'infécondité de l'individu ne cesse pas avec l'affection ; elle est, dans la pratique, à considérer comme définitive, irrémédiable.

L'infection, envahissant tout l'organisme, se localise électivement dans les articulations. Il en résulte, par exemple aux genoux, aux poignets, aux épaules, des accès de rhumatisme, suivis d'ankyloses très préjudiciables par la gêne fonctionnelle apportée désormais aux mouvements les plus nécessaires de la vie de relation.

Il n'est pas rare que par auto-inoculation se produise une ophtalmie ; d'où le risque de cécité consécutive.

La prostate, le rein, la moelle, le cerveau peuvent être atteints.

Des observations nous apprennent que la mort a mis fin à des endocardites (affections du cœur) blennorrhagiques.

On peut n'en mourir que tard, en pleine maturité, très tard, au début de la vieillesse, des suites d'un rétrécissement urétral ayant son point de départ dans une blennorrhagie de la vingtième année. C'est l'accident le plus commun.

Mais auprès de tous ces dangers qui ne concernent que l'individu atteint, il y a celui, très grand, et combien fréquent ! de la contagion, de la contagion propagée surtout par les porteurs de blennorrhée.

La blennorrhée — blennorrhagie passée à l'état chronique, ou goutte militaire, — la blennorrhée de l'homme, du mari, est la cause, invisible et qu'il faut soupçonner, de la plupart des blennorrhagies de la femme. Son importance objective est souvent minime, quelquefois nulle ; pas de goutte matinale, pas de gêne appréciable dans la physiologie génito-urinaire. Dans de telles conditions, il est malaisé de se prononcer sur la responsabilité qui incombe à un homme d'avoir infecté sa femme. Et cependant, dans ces conditions, un ancien blennorrhagique devenu, par insuffisance de soins ou du fait d'une guérison

excessivement lente, un blennorrhagique latent est un agent non douteux de contamination !

Si l'essence de la femme est dans son appareil génital, on peut dire que la blennorrhée conjugale est le plus grand danger qui menace la femme, car elle tend à l'infecter : vulvo-vaginite, bartholinite, cervicite, métrite ; à la rendre stérile : endométrite, salpyngite, salpyngo-ovarite ; à la condamner à la castration : laparotomie et ovariectomie, hystérectomie ; et, par l'intermédiaire de la parturiente, à fermer les yeux du nouveau-né à la lumière : cécité consécutive à l'ophtalmie purulente. Quel horizon ! Chaise-longue et maladie du ventre remplaçant berceau et allaitement !

L'individu atteint de blennorrhée n'est pas en état d'impuissance sexuelle ou génésique. Néanmoins, il est frappé, par la loi morale, devant l'acte du mariage, d'une disqualification qui ne sera levée qu'à sa guérison complète, consciencieusement constatée.

§ 3. — Son action pernicieuse sur l'espèce

En stérilisant l'homme par l'épididymite double et la femme par des lésions utéro-annexielles, la blennorrhagie est un agent de dépopulation.

Par son fait, au cours d'une grossesse, elle détermine des accidents puerpéraux qui peuvent entraîner soit un avortement, soit un accouchement avant terme. Dans le premier cas, enfant mort ; dans le

second, enfant vivant peut-être, mais prématuré, et par conséquent doué d'inaptitude à la vie ; bref, enfant taré, dégénéré !

Même à terme, l'enfant de la femme infectée ne vient pas, sans, quelquefois, subir l'infection, qui présente alors une localisation désastreuse. Elle a été citée plus haut : c'est l'ophtalmie qui, par sa purulence, entraîne la fonte de l'œil, et par là la cécité, la grande pourvoyeuse de l'Etablissement des Quinze-Vingt et de la Maison des Jeunes-Aveugles !

§ 3. — Sa fréquence dans la société

La blennorrhagie est une affection extrêmement, extraordinairement fréquente (Fournier). La très grande majorité des hommes la comptent une et plusieurs fois dans leurs antécédents pathologiques.

Ordinairement, et c'est tant mieux ! l'affection est bénigne. Il n'est pas rare cependant, l'observation en est courante, que secondairement l'épididymite ne vienne assombrir le pronostic d'infécondité. Le rétrécissement urétral, qui apparaît tardivement, est très commun ; c'est lui le gros accident de parablennorrhagie.

La blennorrhée, la forme chronique et maligne de la blennorrhagie, voilà, avons-nous dit, le grand danger. C'est elle qui contagionne les femmes mariées, pour ne citer que celles-là, avec une fréquence inouïe.

On ne peut que citer des chiffres approximatifs :

D'après Naeggrath, 90 o/o des femmes mariées seraient contaminées par leurs maris. Von Schaick a examiné les sécrétions utérines de 65 femmes mariées recrutées dans la clientèle du cabinet ; il a trouvé le gonocoque 17 fois, soit sur 4 femmes mariées 1 blennorrhagique. Pour Youmans, 10 à 30 o/o des jeunes épouses sont infectées au début de leur mariage. Winckel fixe à 36 le pourcentage des femmes mariées infectées de blennorrhagie.

« Dans le service gynécologique annexé à mon service d'accouchements, disait en 1901, le professeur Pinard, sur dix laparotomies faites pour des affections pelviennes, plus de la moitié ne reconnaissent pas d'autre cause chez ces femmes, mères et épouses, que la blennorrhée maritale ». Soit sur deux femmes mariées venues pour accoucher dans une maternité d'hôpital à Paris, et dont on ouvre le ventre, une blennorrhagique.

« Par ma situation d'accoucheur, disait à son tour le professeur Bar en 1903, je suis à même de voir combien est commune la contamination de la femme dès les premiers temps du mariage, et dans combien de cas cette contamination est sérieuse... Les cas de contamination de la femme au foyer domestique sont chose fréquente, *aussi bien, sinon plus, dans les classes aisées et élevées que dans le peuple* ».

Enfin cette blennorrhée maritale qui lèse si intimement, si cruellement, la jeune femme, n'épargne pas toujours, nous l'avons vu, le nouveau-né qu'elle

mène à la cécité. 80 o/o des aveugles-nés hospitalisés lui devraient leur lamentable infirmité.

Telle est la fréquence du « cadeau de nocces que les courtisanes déposent dans la corbeille des jeunes épousées » (Fournier).

ARTICLE 2

LA SYPHILIS

Son agent est un microorganisme, le spirochète pâle, découvert en 1905 par Schaudinn.

La syphilis était déjà qualifiée de peste moderne, bien avant les conquêtes scientifiques qui, au cours de ces dernières trente années, ont annexé à son domaine des régions pathologiques jusque-là distinctes. Par ses dangers individuels, héréditaires et sociaux, la syphilis est en effet une maladie populaire qui a sa place, aux côtés de la tuberculose et de l'alcoolisme, au premier rang des fléaux sociaux.

§ 1. — Sa gravité chez l'individu

L'organisme infecté de syphilis passe par trois périodes, dites primaire, secondaire, tertiaire.

Les accidents des deux premières périodes ne sont pas graves pour l'individu. Le chancre qui constitue l'accident d'inoculation et dont la disparition marque la fin de la période primaire (six semaines, deux

mois); la roséole qui est le symptôme capital de la période secondaire (deux à trois ans); la plaque muqueuse (bouche, pharynx, organes génitaux) qui fait pour autrui la gravité du secundarisme, parce qu'elle est la source la plus féconde de contaminations syphilitiques; les syphilides ou lésions cutanées, l'alopecie ou chute des cheveux, un peu de lassitude, quelques douleurs vagues articulaires et quelques maux de tête, ce sont là des accidents graves par leur signification; il est vrai, mais affligeant physiquement peu ou très peu l'individu.

C'est le tertiarisme qui de la syphilis fait la peste moderne.

Peut-il être évité ?

Une syphilis peut spontanément avorter avant de parvenir au tertiarisme. Barthélemy disait que la moitié des syphilis guérissent toutes seules. Il est vraisemblable que cette guérison spontanée se fait avant le tertiarisme.

Un traitement bien institué dès le début, et bien suivi, avec patience et pendant plusieurs années, éloigne presque à tout jamais (997 fois sur 1000, Fournier) l'apparition des symptômes tertiaires. Les procédés faciles et sûrs entrés dans la thérapeutique anti-syphilitique d'aujourd'hui ont réduit, peut-on dire, la syphilis aux proportions d'une affection bénigne.

Mais dans certains cas, excessivement très rares, la syphilis, dite maligne, malgré le traitement, pour-

suit son cours impitoyable, parfois même en dévorant les étapes, jusqu'à la mort.

Qu'est-ce que ces accidents tertiaires ?

Ce sont des accidents qui désorganisent, en déterminant la mort fonctionnelle de certains organes par dégénérescence des tissus, par déformation des appareils. Ce sont des accidents qui détruisent, en frappant l'individu de mort partielle par ulcérations, gangrènes, mutilations.

Nous passerons sommairement en vue les plus saillants.

La langue dont la masse musculaire vient à être gênée jusqu'à l'immobilisation par des lésions gommeuses ou ulcérées, non seulement n'aide plus, mais est un obstacle à la mastication ; elle compromet la santé par la dénutrition qu'elle cause. De plus, elle articule mal les mots et se laisse mordre dans les efforts de la phonation. Enfin, elle peut présenter une lésion dite leucoplasie, susceptible sous l'action combinée de la syphilis et de l'irritation buccale dérivée du tabac, de dégénérer en cancer.

Les os palatins se nécrosent et comme il y a concurrence de fonte du voile du palais, de ce double fait les aliments, même solides, refluent par les fosses nasales et s'expulsent par les narines.

La charpente osseuse du nez se carie, s'effondre et entraîne dans sa gangrène les tissus environnants, jusqu'à la déformation du nez en selle, en lorgnette, jusqu'à l'excavation large de la face entre les yeux et la bouche.

L'atteinte du larynx est suivie de la raucité, de l'extinction même de la voix, pis encore, de l'asphyxie.

Voilà de gros accidents des fonctions de nutrition, de respiration, de phonation. J'en néglige d'autres, très graves, plus graves même parfois, mais moins fréquents (syphilis tertiaire du poumon, du cœur, de l'aorte, des artères, du foie, des reins), pour arriver aux plus graves qui sont aussi les plus fréquents de tous.

Ceux-là attaquent le cerveau et la moelle épinière. La syphilis cérébrale et médullaire est la source d'affections nerveuses dont la paralysie et le tabes ou ataxie locomotrice sont les aboutissants (épilepsie généralisée, surtout partielle, paralysies de l'œil, de la langue, aphasie, apoplexie, hémiplegie, coma, exaltation et perversion mentales, vésanies, myélites, impuissance sexuelle, parésie de la vessie, etc...)

Signalons encore dans le domaine des fonctions de relation, les manifestations osseuses du tertiariisme qui, en se localisant de préférence aux os des membres (cubitus et radius ; tibia surtout, l'os aimé de la syphilis !) gênent la marche et l'usage si nécessaire des bras ; les affections oculaires (iritis, kératite, rétinite), dont les suites peuvent compromettre la vision ; les affections de l'oreille, des muscles, des articulations.

Quel que soit son siège, une lésion syphilitique s'étend parfois avec une telle malignité en surface

et en profondeur qu'elle donne l'impression d'un cancer, d'un animal affamé qui dévorerait les chairs. C'est ce qu'exprime le mot de phagédénisme.

Des ulcérations de ce caractère et dites en conséquence phagédéniques, peuvent à la période tertiaire entraver mécaniquement, par leur localisation aux organes génitaux externes, les rapprochements sexuels. Le moral du malade s'en trouve profondément affecté, surtout si elles traînent en longueur, et souvent surviennent, de ce chef, de l'hypochondrie, de la neurasthénie, et même de l'impuissance sexuelle.

Impuissance d'autant plus regrettable que lorsqu'elle survient, les malades ne sont plus contagieux.

En effet la contagion de la syphilis se fait d'individu à individu par le chancre et surtout par les plaques muqueuses, c'est-à-dire au temps du secondarisme. On dit aussi que le sang peut véhiculer l'agent de contagion d'un organisme infecté à un organisme sain. Le vaccin du syphilitique remplirait le même rôle pernicieux. Mais presque toujours le contagé est le produit du chancre ou d'une plaque muqueuse.

Par son origine, la syphilis n'est pas toujours une maladie vénérienne. Six à sept fois sur cent, elle est la conséquence d'un contact accidentel qui n'avait aucun caractère sexuel. C'est la syphilis des Innocents. Il n'en reste pas moins vrai que les 93 ou 94 autres fois, elle se contracte par copulation ou au cours d'ébats spéciaux.

§ 2. — Son action pernicieuse sur l'espèce

Si par copulation la syphilis passe d'un sexe à l'autre, ne s'en prenant qu'à l'individu, par fécondation elle passe à l'enfant, elle s'attaque donc à l'espèce.

La syphilis vient tantôt du père, tantôt de la mère, tantôt des deux procréateurs. Est-ce à dire que le produit de fécondation de deux procréateurs syphilitiques ou d'un procréateur sain et d'un procréateur syphilitique est toujours entaché de syphilis ? Non, répond la clinique, surtout si la syphilis du procréateur ou des procréateurs a été traitée ou si elle est vieillie. Mais devant un produit de conception qui ne présente pas de tares, la clinique fait ses réserves, surtout s'il s'agit d'une syphilis jeune ou non traitée : l'avenir pourrait infliger un démenti évident à son optimisme.

Le produit de conception est syphilitique ; quel sera son sort ?

Ce serait le lieu d'écrire tout le vaste chapitre de la syphilis héréditaire. Il a été écrit par des plumes magistrales, qu'on le lise.

Quant à moi, je ne puis que tracer un aperçu assez net, assez substantiel pour convaincre les esprits curieux et généreux à qui ces notions seront nouvelles, que le groupe des méfaits héréditaires est bien ce qu'il y a de pis, de plus néfaste dans toute la syphilis.

La syphilis héréditaire frappe dès la conception, par le spermatozoïde, si elle est paternelle ; dès la conception par l'ovule, ou au cours de la grossesse, par le sang, si elle est maternelle.

Mais ses manifestations par des accidents ordinairement si caractéristiques qu'ils sont équivalents à des signatures, sont plus ou moins précoces, plus ou moins tardives.

Très précoces, quand elles consistent par exemple en un avortement survenant aux premiers mois de la grossesse.

Précoces, quand l'enfant présente à sa naissance des fissures ou des ulcérations, des éruptions comme celles qu'on appelle le pemphigus aux mains et aux pieds, etc...

Tardives, en cas d'une incurvation en « lame de sabre » du tibia vers la douzième, quinzième, dix-huitième année, d'une carie des os du nez, etc...

Très tardives, quand des gommès et des ulcérations viennent affliger la maturité même avancée (cinquante, soixante ans) de l'hérédo-syphilitique.

Extrêmement tardives, quand franchissant une génération qui aura vécu, indemne en apparence de toute tare, elle frappera, cette syphilis héréditaire longtemps latente, le petit-fils, la petite-fille, de dystrophies ou d'ulcérations rongeuses et déformantes. Jullien a recueilli un grand nombre d'observations de syphilis transmises par delà une génération.

L'avortement, à tous les âges de la grossesse, est un méfait courant de la syphilis. Des femmes sont

fécondées un certain nombre de fois, sans jamais pouvoir mener à terme leur grossesse. Certains foyers, où s'exerce la syphilis, voient des grossesses se succéder et, invariablement, avorter : On a constaté 7 (Hudelo), 8 (Fournier, Christian), 10 (Bar), 11 (Porak) naissances qui étaient autant de morts ! Une chose est remarquable : c'est qu'au fur et à mesure que vieillit la syphilis du ou des procréateurs, l'âge des grossesses successives qu'interrompt l'avortement ou l'accouchement prématuré se rapproche de plus en plus du terme normal. Si bien qu'après une série de morts-nés, des familles longuement éprouvées, arrivent parfois à saluer un nouveau-né.

La joie est parfois de courte durée, l'hérédo-syphilitique, même apparemment sain, ne vivant que quelques instants après la naissance. Il est mort de rien ; c'est qu'il était inapte à la vie.

Habituellement malingre, chétif, avec sa peau ridée, flasque, « trop grande pour ce qu'elle contient », ses yeux enfoncés, sa teinte terreuse, l'enfant est le vieillard en miniature décrit par Trousseau. C'est une véritable cachexie, s'accompagnant de faiblesse du cri, d'impossibilité de téter, de diarrhée profuse.

A la vérité, l'hérédo-syphilitique ne présente pas toujours ce faciès spécial. Il peut naître et naît souvent avec les plus belles apparences. Il reste gras plutôt que maigre, et « c'est seulement quand la cachexie a fait des progrès et qu'est survenue l'athrepsie que la face s'amaigrit et revêt l'expression souffreteuse et vieillotte, indice d'une vie qui s'éteint. » (Jacquet.)

La polyléthalité, pour cause de syphilis dans le bas âge, est énorme. Nulle autre affection ne compte à son actif autant de morts au cours de la première année.

Que deviennent dans la vie les hérédosyphilitiques survivants ?

« Il ressort de recherches récentes que la syphilis peut constituer, de par ses conséquences héréditaires, une cause d'abâtardissement, de dégénérescence pour l'espèce, et cela en donnant naissance à des êtres infériorisés, décadents, dystrophisés, dégénérés, *déchus*. Oui, déchus, à savoir :

Soit déchus *physiquement*, c'est-à-dire naissant à l'état d'avortons, pour rester petits, rabougris, infantiles, valétudinaires, rachitiques, contrefaits, bossus, etc., ou bien encore naissant avec les dystrophies les plus diverses, qui ne sont que des conséquences d'un arrêt du développement (bec-de-lièvre, pied-bot, malformation du crâne ou des membres, surdi-mutité, infantilisme testiculaire, etc.).

Soit déchus *psychiquement*, et constituant alors, suivant le degré de leur abaissement intellectuel, des arriérés, des simples, des déséquilibrés, des détraqués, des imbéciles, des idiots.

Il est même indéniable actuellement que l'intensité de la déchéance peut s'élever jusqu'à la monstruosité. Ainsi la syphilis peut faire des monstres, c'est-à-dire aboutir à des malformations extrêmes par des arrêts complets du développement. C'est là le comble de la dégénérescence. » (Fournier).

Tel est le tableau sommaire des méfaits de la syphilis sur l'individu et sur l'espèce. Les économistes pourront y ajouter, en les étudiant chez Fournier, Barthélemy, Jullien, Paul Strauss, Cazalis et autres, les conséquences désastreuses de la Grande Avarie pour la famille et pour la société.

Combien de ces méfaits seraient évités si tout sujet syphilitique se soumettait à un traitement bien institué et médicalement dirigé, et n'oubliait aucune des instructions suivantes rédigées avec concision et autorité par le professeur Gauchèr.

« La syphilis étant contagieuse, il faut prendre des précautions pour éviter de la transmettre à autrui.

Pendant les cinq premières années de la maladie au moins, la plus petite plaie, soit de la bouche, soit des organes génitaux, peut être de nature syphilitique et par conséquent contagieuse. Le sujet, porteur de ces plaies à la bouche ou aux organes génitaux, a donc le devoir rigoureux de s'interdire tout rapprochement sexuel. Un simple baiser peut communiquer la maladie, s'il existe une fente aux lèvres ou à la langue.

Dans le même cas, un objet de toilette servant au malade peut contaminer une personne saine. Il faut donc que le syphilitique qui vit en famille ait ses ustensiles de table et ses objets de toilette à lui.

Il ne laissera personne boire dans son verre ni se servir d'une cigarette ou d'une pipe qu'il aurait commencé de fumer.

Si, après avoir ponctuellement suivi le traitement prescrit, le malade est resté pendant un an sans avoir aucune manifestation imputable à la maladie, il pourra se marier à la fin de la cinquième ou au commencement de la sixième année, après en avoir reçu l'autorisation du médecin. En se mariant plus tôt, il risque de transmettre la maladie à sa femme et aux enfants qui naîtront d'elle.

Il importe d'ajouter qu'un enfant, né d'un père ou d'une mère syphilitique, ne doit jamais être confié à une nourrice, parce qu'il pourrait transmettre la vérole à cette nourrice.

Il sera donc nourri par sa mère. C'est la seule manière de le faire se développer comme un enfant normal.

En se soignant ainsi, le malade évitera des accidents syphilitiques qui peuvent survenir tardivement, jusqu'à quarante ans après le début de la maladie. Il ne faut, en tout cas, jamais oublier que l'on a eu la syphilis. Chaque fois que besoin est de consulter un médecin, il est nécessaire de lui confier ce secret. Privé de ce renseignement, le médecin risque de faire une erreur de diagnostic, au grand préjudice du patient ».

§ 3. — Sa fréquence dans la société

Les statistiques officielles dressées dans les établissements hospitaliers et dans les services de santé militaire établissent mathématiquement la fréquence

de la syphilis dans les classes pauvres, dans l'armée, dans la marine. Les statistiques privées dressées par les syphiligraphes dans les classes aisées ont moins de rigueur ; elles ne laissent pas cependant que d'étonner, car elles nous apprennent que ces mêmes classes paieraient au terrible fléau un tribut plus élevé que celui des classes ouvrières.

D'une manière générale, le degré de fréquence de la syphilis varie énormément suivant le milieu considéré. Très élevé dans les grandes agglomérations (armée anglaise : 139 sur 1.000, armée hongroise, marine ; grandes villes : Londres et Berlin, 1 sur 10, d'après Raymond John), il l'est moins, beaucoup moins, jusqu'à l'insignifiance, dans les campagnes par exemple. Mais, de fait, elle est partout. En certains endroits, elle règne et décime cruellement les peuples, par exemple les Arabes (60 o/o), les Japonais. C'est, en définitive, un mal mondial, endémique, déterminant quelquefois de véritables épidémies (épidémie de Fort-Smith en 1862, de l'armée autrichienne en 1873, des verriers de Rive-de-Gier en 1862, de Puymoreau en 1863, de Montluçon en 1867, et des écoles de garçons et de filles de Le Garrie, en 1902).

A Paris, sur 100 hommes il y aurait 13 syphilitiques d'après Fournier, 14, 15 et même 16 d'après Lenoir et Landouzy.

Fixer pour les femmes un pourcentage moyen est plus difficile. La statistique est facile à l'hôpital et dans les maternités pour les femmes des classes pau-

vres ; également facile pour les prostituées. Mais les femmes de la clientèle de ville échappent trop à ce point de vue.

Néanmoins il est possible, en faisant parler diverses statistiques, d'arriver à se faire une idée suffisante, quoique approximative, de l'extrême fréquence de la syphilis à Paris (1), du haut en bas de l'échelle sociale, tant parmi les femmes que parmi les hommes.

Du côté des hommes, nous venons d'écrire qu'à Paris donc il y avait environ 13 syphilitiques sur 100, soit plus simplement 1 sur 7. Une réflexion en passant : des six hommes non infectés, j'estime qu'il sera facile d'en trouver cinq, tout au moins quatre d'assez sincères pour ne pas faire une faute au malheureux infecté, de ce qu'ils ne doivent qu'à une véritable bonne fortune d'avoir évité, d'avoir jusque-là évité.

Pour les femmes, il convient de distinguer trois catégories, les prostituées, les femmes de la clientèle d'hôpital, les femmes de la clientèle de ville.

Dans le monde de la prostitution, toute fille, après deux ou trois années d'exercice de sa profession, est

1. Si j'observe surtout la syphilis et la blennorrhagie à Paris dans leurs méfaits sociaux, c'est que je vise surtout l'introduction de la prophylaxie anti vénérienne dans les lycées parisiens, très nombreux et très peuplés, dont la clientèle s'alimente dans la population non seulement de Paris, mais encore d'une bonne partie de la France. D'ailleurs les œuvres sociales utiles ne commencent-elles pas d'ordinaire par répondre à un besoin local ?

pour ainsi dire fatalement envahie de syphilis. Sur cette donnée d'expérience Fournier a établi le bon conseil de n'avoir de rapports qu'avec les courtisanes d'un certain âge, vu que syphilitisées et surveillées elles auront été soignées et seront déjà entrées dans le tertiarisme, qui est, on l'a vu, une période où la contagion, vraisemblablement, n'est plus à redouter.

Il est encore officiel qu'on trouve toujours entre 25 et 48 femmes malades de maladies vénériennes toutes les fois qu'on arrête 100 femmes sur la voie publique pour délit de prostitution.

Dans quelle proportion figurent dans ce nombre les porteuses de lésions syphilitiques ? Commenge nous donne les chiffres suivants : Au dispensaire dont il est médecin-chef, sur 12.615 femmes arrêtées pour délit de prostitution et examinées, il y avait 4.712 malades (soit 38 0/0), dont 2.651 syphilitiques et 1.078 blennorhagiques. D'où il ressort que le risque de la syphilis est couru dans une rencontre sur cinq avec des femmes se livrant à la prostitution clandestine (celle qui s'exerce sous des apparences variées : modiste en course, employée de magasin en chômage, pseudo-professeur de musique, bicycliste, parfumeuse en boutique, etc.).

Songez maintenant au nombre considérable d'hôtels et de maisons meublées dont le plus clair des profits tient aux rencontres fortuites et fréquentes de leur clientèle de rabatteuses avec les promeneurs oisifs, avec les étrangers débridés. Songez que ces clients de passage sont ou des célibataires qui les

mois suivants dissémineront l'infection, ou des hommes mariés qui iront porter le ver rongeur au sein de leurs foyers. Songez aux vastes hôpitaux spécialisés, Saint-Louis, Ricord, Lourcine, Saint-Lazare, sans oublier la Salpêtrière et Bicêtre, où les femmes dans le premier et les hommes dans le second viennent échouer, sur des milliers de lits, jouets désorganisés par la paralysie générale et le tabes ! Et dites maintenant si la proportion d'un syphilitique sur sept hommes que donne Fournier, a de quoi étonner !

Mais revenons à l'éloquence des chiffres.

On sait que dans les classes populaires à Paris, c'est l'usage que les femmes accouchent dans les maternités. Dans l'une d'elles (Baudelocque) où il a été relevé 20.000 cas de grossesse, on a trouvé, comme cause de mort des enfants, la syphilis des géniteurs dans la proportion de 42 o/o.

Par le court exposé médical que j'ai fait plus haut de la syphilis, on sait déjà que l'individu en puissance de syphilis ne le témoigne pas toujours par des lésions apparentes. Eh bien ! en ne s'appuyant que sur des constatations de signes non douteux de syphilis, Bar arrive encore à fixer à 7 à 8 le pourcentage des grossesses arrêtées par la syphilis dans les classes populaires.

Si nous passons à la classe aisée, nous trouvons encore avec Bar, qui est un accoucheur, que la syphilis d'origine paternelle, s'y exercerait avec une fréquence cinq fois moindre que dans le peuple, et la syphilis d'origine maternelle, avec une fréquence

neuf fois moindre. Cet écart s'explique aisément. Les gens aisés peuvent et savent suivre le traitement modérateur ou curateur qui évitera à leurs enfants les accidents qui attendent ceux des classes pauvres. De plus, ils procréent beaucoup moins et à bon escient. Ils ont pour les aider dans cette prudence, des facilités de temps et d'ameublement qu'ignorent les besogneux. S'ils décident de procréer et qu'ils aient été syphilitiques, ils choisiront le moment, d'accord avec le médecin, et l'enfant naîtra sain, ou apparemment sain.

En vérité, clientèle de ville et clientèle d'hôpital ou de maternité ne diffèrent point ou ne diffèrent que peu entre elles sous ce rapport. Fournier a trouvé 230 avortements sur 527 grossesses de la clientèle de ville, soit 44 o/o. Pinard donne pour la clientèle de maternité un pourcentage de 42 o/o. Faible écart. A comparer avec ces pourcentages, celui bien autrement élevé de Saint-Lazare, 79 o/o (120 avortements sur 156 grossesses (Le Pileur). Mais dans cet asile les filles ne recherchent-elles pas, plus qu'elles ne le redoutent, la fin prématurée de leur grossesse ?

Veut-on maintenant avoir une idée de la fréquence de la syphilis dans la mort de l'enfant en bas-âge. Qu'on ajoute à tous les cas de mort dus à des lésions spécifiques la plupart de ceux étiquetés sous les rubriques de débilité congénitale, d'inaptitude à la vie, etc., et l'on aura la vérité. La syphilis est la plus

grande tueuse d'enfants dans l'œuf et dans le bas-âge, c'est à ne pas oublier.

« Si bien qu'au total, sur 100 enfants issus de parents syphilitiques, il en est, suivant diverses statistiques, de 70 à 83 qui succombent à divers termes par le fait de leur infection héréditaire » (Fournier).

Pour rendre plus saisissable par les chiffres cette démonstration de la fréquence des enfants syphilitiques dans les ménages à conjoints syphilitiques, voyons quel fut le sort des grossesses de 90 femmes de la clientèle de ville, contagionnées par leur mari, et enceintes pendant la première année de la syphilis :

50 avortements ;

38 enfants rapidement éteints ;

2 (!) enfants ayant survécu.

« Quelle leçon à l'adresse de ces sujets indifférents, ignorants ou cyniques, qui ne craignent pas de se porter candidats au mariage avec une syphilis jeune encore et féconde en dangers de cette sorte ! » (Fournier).

CHAPITRE II

LA PROPHYLAXIE ANTIVÉNÉRIENNE EN GÉNÉRAL

ARTICLE PREMIER

PROPHYLAXIE DÉFENSIVE

Continence et fidélité réciproque

Pour ceux qui ne voient que des maladies vénériennes dans la blennorrhagie et la syphilis, la prophylaxie sera tout entière dans la continence, s'il s'agit de célibataires, dans la fidélité réciproque, s'il s'agit de gens mariés.

J'ai entendu, il y a quelques années, le président d'une séance publique, au cours de laquelle un syphiligraphe avait conférencié sur le péril vénérien, résumer en ce seul mot « continence » et sans restrictions, toute la prophylaxie antivénérienne.

Ce soir-là, contrairement à mon habitude, je n'ai pas approuvé la parole de M. le sénateur Béranger, et pour cause. La continence est un moyen discutable.

Premièrement, il est dangereux. Parmi les auditeurs et les auditrices de M. Béranger, il y avait des adultes, hommes et femmes. Que la grande autorité

du président et l'éloquence savante du conférencier les aient tellement impressionnés — c'est possible — qu'ils se résignent à perpétuité, à la continence vers laquelle ils inclinaient déjà peut-être : et voilà des hommes exposés à une atrophie testiculaire, donc à une stérilité qu'ils regretteront peut-être un jour : et voilà des femmes exposées, avec plus de probabilités, au fibrome utérin, avec toutes ses éventualités de dystocies ou d'interventions chirurgicales.

Deuxièmement, les adversaires du malthusianisme trouveront immoral le moyen de la continence, par cela même qu'il vise à faire d'êtres reproducteurs des eunuques volontaires.

La continence est encore un moyen insuffisant, tout comme la fidélité réciproque, d'ailleurs : n'y a-t-il pas 7 ou 8 syphilitiques sur 100 qui doivent leur infection à un contact non sexuel, accidentel, souvent même sans qu'il y ait eu faute d'hygiène ?

Dans sa « Syphilis insontium » ou syphilis des innocents, Duncan-Burkley a réuni un nombre considérable de ces cas de contaminations extra-génitales. Il y aurait avantage, dans la cause de la prophylaxie, à les vulgariser par les journaux et les revues.

En fait, l'arsenal prophylactique antivénérien est encore trop dépourvu pour que nous ne considérions pas continence et fidélité réciproque comme de bons moyens préventifs dans l'ordre de choses actuelles.

La question du sérum immunisant

Ils passeront en seconde ligne — c'est l'effroi des

moralistes ! — quand les Metchnikoff du présent ou de l'avenir auront enfin découvert un sérum immunisant.

Le vaccin a singulièrement restreint le champ de la variole, la « petite vérole ». Pourquoi ne trouverait-on pas un vaccin spécifique, extrait du sang d'anthropoïde, qui délivrerait enfin l'humanité de la syphilis, la grande vérole ? Il y a quelques années, Metchnikoff, en inoculant Edwige, montra que la syphilis n'était pas propre à l'homme, puisqu'une chimpanzé partageait l'affliction du roi de la création. Depuis, d'autres anthropoïdes, inoculés, maintiennent ouvert un champ d'expériences, que Neisser, à Java, en inoculant par centaines des orangs-outangs, a étendu étrangement. Malheureusement, comme il faudra attendre des dizaines d'années, nous explique Metchnikoff, avant de certifier la vertu immunisante d'un sérum antisiphilitique, nous n'en sommes pas encore à ne plus redouter les coups de pied de Vénus, et voyons à quoi se réduit de nos jours la prophylaxie défensive contre ceux et celles qui portent ses présents, j'entends ses colliers et ses couronnes.

Antiseptiques; préservatifs.

Je ne fais que signaler en passant les lotions antiseptiques pour immersion ou balnéation avant et après tout rapprochement suspect, et ces objets que Ricord comparait à des toiles d'araignée au point de vue de la contagion.

Pommade au calomel.

Je m'arrête à ce trop fameux moyen de sauvegarde que Metchnikoff a cru pouvoir indiquer comme tel, après des expériences poursuivies sur des chimpanzés. Je veux parler de la pommade au calomel à 33 o/o appliquée après tout contact suspect. Elle a eu les honneurs de vives controverses dans les milieux académiques. Un jeune médecin prêta même sa personne à de dangereuses inoculations que suivirent, à des délais variables, des applications de la pommade mercurielle suivant la formule.

A la même époque, certains de mes camarades d'études attachés comme moi-même au personnel médical de Saint-Louis, usèrent de cette pommade, après... un bout de conversation avec certaines de leurs pensionnaires. J'en connais un, au moins un, qui a une bonne raison de ne plus croire à la vertu prophylactique de la pommade.

Tout récemment, un de mes maîtres de la Faculté me racontait qu'il tenait d'un médecin-major, l'extraordinaire, mais trop véridique histoire que voici : Dans une de nos terres lointaines de colonisation, où la syphilis fait endémiquement parmi les indigènes d'effrayants ravages, les pharmaciens militaires mettent à la disposition de nos soldats la pommade de Metchnikoff. Il n'empêche que la syphilis en frappe bien plus que les balles ennemies.

Bref l'efficacité réelle de ce traitement n'est pas encore établie. Pour ma part je le crois efficace, mais au prix de quel savoir-faire manuel ! Tout compte fait je considère comme dangereux, comme immoral, qu'il sorte du laboratoire, où la science a ses raisons pour l'employer, et qu'il aille, porté par la publicité, enhardir le dévergondage et augmenter finalement, les difficultés, déjà grandes, de la prophylaxie.

Réglementation de la prostitution

Incidemment j'ai parlé plus haut de la réglementation de la prostitution. Question grave, très grave, différemment solutionnée. Il faut reconnaître qu'il est impossible de supprimer le commerce de la prostitution. Faut-il pour cela lui laisser toute liberté ? On a été matériellement obligé de reconnaître qu'en certains pays les maladies vénériennes se propageaient avec recrudescence, quand on avait substitué le régime de la liberté à celui de la surveillance. Dans l'armée italienne, par exemple, sous le régime de la réglementation, on comptait en 1888, 12 contaminés sur 1.000 ; l'année suivante, la réglementation étant supprimée, le chiffre s'éleva à 102 (!) pour 1.000.

On objecte que la mainmise de la police sur des femmes qui ne sauraient être accusées d'un délit, parce qu'elles disposent de leur corps, constitue une mesure répugnant à tout esprit libéral ; qu'il y a

une profonde injustice, une criante iniquité à admettre qu'un règlement punisse la provocation chez la femme et la tolère chez l'homme ; que la police et le service médical des mœurs ne pouvant arrêter toutes les femmes contaminées, ils sont inutiles comme le serait un filet à grandes mailles laissant passer presque tout le poisson ; que cette surveillance ne s'étend que sur les péripatéticiennes, une inqualifiable faveur administrative en épargnant celles dont le luxe alimente le haut négoce et qui n'en sont pas moins des agents de propagation, etc.

Toutes objections valables, d'accord. Mais l'hygiène sociale, faite de toutes les hygiènes individuelles, ne doit-elle pas entrer en première ligne de compte ? Est-ce une raison, comme le demandait Le Pileur au Congrès de Bruxelles, parce que les gendarmes n'arrêtent pas tous les voleurs, pour supprimer tous les gendarmes ? etc...

Si la réglementation reste une cause de discussion même entre bons esprits, par contre, l'approbation est unanime, quand l'administration soigne les vénériens comme des malades ordinaires, quand elle ne les considère pas à l'hôpital comme des coupables, quand elle leur délivre gratuitement des médicaments pour les maintenir dans le traitement.

Lois et jurisprudence

C'est ici le lieu de signaler la loi danoise de 1906 pour combattre l'immoralité publique et la contagion vénérienne. Cette loi a aboli la réglementation

de la prostitution par la police ; mais elle frappe de peines sévères toutes les excitations à la débauche ; elle considère comme un délit, le fait de communiquer la syphilis, quel que soit le sexe du délinquant, et même dans le mariage elle autorise des réparations civiles.

En France, à défaut de lois, il s'établit une jurisprudence qui, dans ses attendus, tient compte de moins en moins des préjugés et des sentiments arriérés du passé.

ARTICLE 2

PROPHYLAXIE OFFENSIVE

Société de prophylaxie sanitaire et morale

Depuis dix ans, grâce surtout à la fondation de la Société de Prophylaxie sanitaire et morale, la lutte contre la syphilis et la blennorrhagie a pris un caractère nettement offensif. L'initiative privée est venue à la rescousse ; par les brochures, les journaux et les conférences elle a modifié l'opinion publique.

Théâtre et Littérature

Les *Avariés* de Brieux, malgré la censure, l'*Insexuée* de Paul Bru, ont fixé l'attention du grand public. Il est manifeste que dans les sphères instruites de la société, ces œuvres ont contribué plus que les précédents rapports pourtant si documentés, si autorisés, de Fournier à l'Académie de

médecine, et au Ministre, à substituer à des préjugés hypocrites, à des erreurs dangereuses, à une ignorance grossière, des notions simples et suffisant à la prophylaxie contre les maladies populaires dites avaries.

Perfectionnement et divulgation des thérapeutiques

Ce nouveau courant social qu'est la lutte déclarée et menée publiquement contre le péril vénérien, tend d'une part à donner à l'individu une éducation telle qu'il ne s'expose pas au danger, d'autre part à aiguiller l'individu infecté vers des thérapeutiques que l'expérience clinique qualifie justement d'héroïques. Mais il faut bien mettre en vue que cette vertu héroïque de la thérapeutique, principalement en syphilis, se proportionne à la sévérité du traitement. En quoi consiste ce traitement ? Combattre une infection par une intoxication, tel est son principe. Introduire dans l'organisme assez de mercure pour agir victorieusement contre l'agent infectant, sans que la résistance de l'organisme, déjà amoindrie par l'infection et par le duel entre l'infection et l'intoxication, le soit davantage par l'action d'un excès possible de mercure, tel est son but. Voilà ce que doivent savoir les syphilitiques.

Cette notion s'ajoutant à celle de la gravité de leur mal, qui, pour son compte, les aura décidés à se soigner, les guidera vers les esprits instruits et sûrs qui mènent au grand jour et sans l'aide d'une basse

et tentaculaire publicité, une honnête activité médicale.

Je suis absolument convaincu que ce n'est ni en prêchant la continence et la fidélité réciproque, ni en distribuant au peuple et à l'armée de la République la pommade au calomel que les propagandistes en France de la lutte antivénérienne arriveront à restreindre assez le champ commun de dévastation de la blennorrhagie et de la syphilis pour qu'elles cessent d'être des maladies-fléaux. Je suis convaincu que le péril vénérien est fait de l'ignorance générale des plus élémentaires notions de vénéréologie, et de l'absence des traitements convenables. Toute propagande sera bonne qui, à la fois, tendra à supprimer cette ignorance et à indiquer, à faciliter la thérapeutique vraie.

D'ailleurs tous les efforts sérieux de la propagande antivénérienne de ces dernières années ont été poursuivis dans cet esprit.

Brochures et Conférences

Le professeur Fournier, l'instigateur de la première heure, nous donna « Pour nos fils, quand ils auront dix-huit ans » ; le Dr Burlureaux, « Pour nos filles ; conseils aux mères ». Des conférences publiques ont été faites par le Dr Eudlitz en décembre 1902, à l'Université populaire du X^e arrondissement ; par le Dr Emery, en mars 1905, à la mairie du IV^e arrondissement, et à la Salle des Fêtes de Boulogne-sur-

Seine ; par le D^r Bizard, en avril 1905, à la mairie du VII^e arrondissement ; par des médecins-majors, par des officiers, dans de nombreux régiments des armées de terre et de mer ; par des conférenciers privés, tels que moi-même en août 1905, dans les centres métallurgiques de Saint-Dizier.

Parallèlement à cette propagande par l'enseignement public et gratuit, se poursuivait la propagande par la thérapeutique.

Consultations et Soins gratuits

L'Assistance publique portait, en juillet 1905, par affiches, à la connaissance de tous, l'ouverture de consultations gratuites pour malades vénériens des deux sexes dans un certain nombre de dispensaires à des jours et et à des heures déterminées. De plus, pour ne pas causer aux malades de préjudice dans leur travail, ces consultations se doublaient de consultations également gratuites et spéciales, données tous les soirs à l'hôpital Ricord (Cochin-Anexe). Ces excellentes mesures ont fait leur preuve, et l'affluence des malades empêchera qu'elles soient rapportées.

En revanche, il est assez difficile de préciser ce qu'a fait l'initiative privée du côté de la thérapeutique. Il faudrait au préalable démêler les intentions et contrôler les assertions. Cependant, la valeur généreuse d'une innovation dans les statuts de quelques sociétés de secours mutuels n'est pas douteuse et

mérite qu'on la signale pour aider à sa généralisation. La plupart des sociétés de secours mutuels, naguère, ne reconnaissaient pas à leurs membres atteints de maladies vénériennes le droit au médecin et au pharmacien. C'est un article de leurs statuts qui tombe en désuétude.

Bref, en peu d'années, dans Paris et ses faubourgs, dans un certain nombre de villes et de centres ouvriers de la province, il y a eu un vif élan de propagande, qui de nos jours se ralentit, avouons-le.

Propagande dans les centres scolaires

Cet élan ne s'arrêta pas au seuil de tous nos grands et petits établissements scolaires. Un caractère officiel entourait même certains essais ; qu'on en juge :

Le Dr Emery faisait une conférence sur le péril vénérien en mai 1903 aux élèves des écoles professionnelles de la Ville de Paris : Diderot, Boule, Estienne, Germain-Pilon et Bernard-Palissy, et, le mois suivant, aux élèves de l'Ecole Normale d'Instituteurs de la Seine.

A la même époque, le Dr Polin instruisait des dangers des maladies vénériennes les élèves de l'Ecole Polytechnique.

En Juillet 1904, M. Mathieu faisait de même pour les élèves de l'Ecole Normale des Instituteurs de Douai.

Le Dr Vaquez, l'année suivante, juin 1905, conférençait sur le même sujet à l'Ecole Normale Supérieure, sur la demande expresse du nouveau Directeur, M. Lavisse, et du Recteur de l'Académie de Paris, M. Liard !

Enfin, le 26 juin 1906, le Dr Bergeron exposait la délicate question devant vingt-deux des plus grands élèves du lycée Michelet, en présence du proviseur, du censeur, de cinq médecins et de deux pères de famille !

A remarquer que je ne mentionne point les essais isolés, dûs depuis 1901, notamment à quelques professeurs de philosophie. Je ne m'attache et ne veux m'attacher qu'à ceux qui revêtirent un certain caractère officiel.

Et quel enseignement plus officiel que cette conférence du Dr Bergeron dans l'enceinte du lycée d'Etat Michelet, sous l'égide de l'Université représentée par les deux plus hauts fonctionnaires du lieu, le proviseur et le censeur ?

Qu'avait-il pu se passer dans les hautes sphères de l'Enseignement ?

Peu de chose ; mais une discussion avait été significative au Conseil Académique de l'Université de Paris en 1902. Sur une motion Pinard-Debove tendant à inscrire aux programmes de l'Enseignement secondaire des notions de prophylaxie contre la blennorrhagie et la syphilis, le Recteur avait conclu que « comme pour l'instruction religieuse », l'autorisation

fût, avant tout, demandée aux parents d'instruire leurs grands fils en matière de prophylaxie antivénérienne. »

Par la suite, comme pour mettre à profit cette extrême concession du Recteur à la motion de Pinnard et Debove, il s'était trouvé un proviseur assez soucieux de tous ses devoirs d'éducateur pour demander aux familles de ses grands élèves l'autorisation de faire entendre à ceux-ci la parole d'un médecin instruit, doublé d'un excellent moraliste. Et vingt-deux familles ayant répondu à l'appel du proviseur du lycée Michelet, la conférence du Dr Bergeron eut lieu pour leurs vingt-deux grands garçons.

Événement important, en vérité. Je ne sache pas, et j'en convaincrai mes lecteurs en les mettant à même de le juger par la comparaison qu'ils pourront faire de cet essai avec d'autres essais faits par ailleurs, je ne sache pas que l'on se soit, en d'autres établissements, mieux qu'au lycée Michelet, efforcé d'appliquer le mode d'enseignement prophylactique préconisé par les conclusions de la Société de Prophylaxie sanitaire et morale, conclusions que j'ai rapportées *in extenso* aux premières pages. Et cependant...

Cependant, nous en sommes encore là : malgré la déclaration encourageante faite par le Vice-Recteur de l'Université de Paris aux proviseurs de son ressort qu'il fallait lutter contre les maladies vénériennes, malgré l'apparent succès de l'application au lycée Michelet des mesures étudiées et conseillées

par la Société de Prophylaxie, la prophylaxie antivénérienne ne s'est pas généralisée, organisée, incorporée au lycée. Elle est encore à l'âge des tâtonnements, elle cherche son mode, sa voie. Elle évolue.

Patience et courage ! « Nous voyons le germe de bien des choses qui se développent plus tard d'une manière que personne ne pressentait et qui causent des transformations profondes dans la société et parmi ses membres, transformations que nous ne pouvons espérer, dès maintenant, définitives, mais que nous pouvons attendre avec confiance comme conséquences finales » (H. Spencer).

CHAPITRE III

LA PROPHYLAXIE ANTIVÉNÉRIENNE DONT A BESOIN L'ÂGE SCOLAIRE

ARTICLE PREMIER

SES RAISONS

§ I. — Contaminations de l'âge scolaire

Les maladies vénériennes se prennent à tous les âges, nous l'avons vu. Mais comme presque toujours elles naissent d'un contact sexuel, elles se prennent donc en règle générale à partir du moment où s'établit l'activité sexuelle ; autrement dit, au temps de l'éveil de la puberté, c'est-à-dire vers la treizième ou quatorzième année.

Or, à cet âge-là, et pour quelque quatre ou cinq années encore, l'adolescence des classes aisées forme la clientèle des établissements scolaires. C'est pour cette raison qu'avec Fournier j'appelle âge scolaire la période de l'adolescence comprise approximativement entre treize et dix-neuf ans.

Les contaminations de l'âge scolaire sont-elles communes ?

Fournier va nous renseigner :

« Dans une importante statistique, ne comprenant pas moins de 10.000 cas de *syphilis* observés *en ville* sur des sujets de la *classe bourgeoise ou aristocratique*, et tous relatifs à des contaminations de provenance sexuelle, je trouve ceci : 822 cas de contamination avant la vingtième année.

« Ces 822 cas se répartissent ainsi suivant les âges (sans parler de deux cas exceptionnels observés à onze et treize ans) :

5	cas à l'âge de	14 ans ;
16	—	15 —
38	—	16 —
119	—	17 —
276	—	18 —
366	—	19 —

« 822 cas sur 10.000, cela donne un pourcentage de 8,22.

« Donc sur 100 cas de *syphilis*, il en est plus de 8 où la contamination se produit de quatorze à dix-neuf ans (1).

« Venons à la blennorrhagie.

« Sur les 1.000 dernières blennorrhagies que j'ai eu à traiter *en ville*, j'en trouve 122 qui ont été contractées avant vingt ans, à savoir.

1	à l'âge de	13 ans ;
1	—	14 —
7	—	16 —
14	—	17 —
31	—	18 —
68	—	19 —

1. Dans le peuple, 13 o/o de toutes les *syphilis* devancent la vingtième année.

Proportion : 12,2 0/0.

« Donc, sur 100 blennorrhagies, il en est plus de 12 qui dérivent de contaminations antérieures à la vingtième année.

« Que si maintenant nous additionnons les résultats de ces deux statistiques (relatives l'une à la syphilis et l'autre à la blennorrhagie), nous aboutissons comme résultat d'ensemble à ceci : que dans notre classe, la classe bourgeoise, au moins 10 affections vénériennes sur 100 sont contractées dans la première jeunesse, à l'âge des études scolaires. »

Mais ces affections ne seraient-elles pas d'autant moins graves ou d'autant plus bénignes qu'elles s'attaquent à des organismes plus jeunes, donc plus résistants ?

Pas le moins du monde. Pour ne citer qu'un exemple, prenons la syphilis du cerveau et de la moelle, cette mère féconde de la paralysie générale et du tabès. Sur un total de 653 cas de syphilis du cerveau, Fournier en a trouvé 65 ayant dérivé de syphilis contractées de quatorze à dix-neuf ans. Soit 10 pour 100. Le pourcentage des contaminations de l'âge scolaire comparativement aux contaminations de tous âges des classes aisées était aussi de 10 0/0. Concluons alors avec Fournier que la gravité comportée par ces contaminations juvéniles est exactement, comme résultats d'ensemble et surtout comme conséquences d'avenir, celle des mêmes maladies contractées dans un âge ultérieur.

§ 2. — Utilité d'une méthode éducative spéciale

Me demande-t-on : Y a-t-il, peut-il y avoir un ensemble de moyens sûrs, infaillibles, de prémunir les jeunes gens contre les affections vénériennes ?

Je réponds et, tant que nous n'aurons pas de sérum antiblennorrhagique et antisymphilitique je répondrai : non, il n'y en a pas.

Et j'ajoute : Il y a un certain nombre de moyens éducatifs de prophylaxie, — nous les étudierons — d'efficacité plus ou moins grande suivant les tempéraments, les caractères, les cérébralités. Il est avantageux de n'en mépriser aucun, parce que le péril vénérien est un ennemi si menaçant pour l'individu, pour la société et pour l'espèce que contre lui, à défaut d'engin souverainement défensif, tel que le sera un sérum spécifique, il faut faire flèche de tout bois. Tous ces moyens sont employés couramment. Un certain nombre d'entre eux sont, en soi, méprisables, condamnables, indignes même de l'humanité, mais on ne peut pas ne pas avouer qu'ils sont utiles dans la prophylaxie antivénérienne actuelle.

Il est encore un moyen, jusque-là exceptionnellement employé, qui consiste en avertissements touchant les maladies vénériennes. Par les erreurs dont ils sont communément entachés, ces avertissements, dans la bouche des pères non initiés à la vénéréologie, réalisent plutôt une prophylaxie insuffisante ou même nulle, quand encore il ne leur arrive pas d'être

un coup de fouet pour la dissémination. Il semble cependant par le regret commun qu'expriment les malades vénériens (Ah ! si j'avais su !), surtout par le caractère scientifique, donc moral, qui peut leur être donné, que ces avertissements constituent le meilleur mode de prophylaxie à l'usage des jeunes gens que guette la contamination.

Et je termine :

Instruisez ou faites instruire le jeune homme qui tire sur sa moustache, des dangers des affections vénériennes. Et vous aurez considérablement réduit les risques de contamination pour votre fils, pour votre pupille. Et vous serez, père ou éducateur, déchargé d'une responsabilité qui peut compter parmi les plus lourdes.

On a objecté :

1° Que cet enseignement spécial par les avertissements dans le tête-à-tête ne servait à rien. — Tous ceux qui, comme moi, ont enseigné des jeunes gens à ce point de vue spécial, savent à quoi s'en tenir. L'expérience m'a convaincu de la réalité de quelques bons résultats, supérieurs à ceux qu'on obtient avec les moyens éducatifs ordinaires, et surtout plus stables.

2° Que loin d'être utile, il était néfaste, du fait de l'accaparement de l'attention par le mystère de la sexualité précocément dévoilé. — Pure question d'inopportunité ou de maladresse dans les avertissements.

Mais à quoi bon relever toutes les objections

qu'on oppose à l'institution d'une méthode éducative propre à avertir l'adolescent de quinze ans ou le jeune homme de dix-huit, des dangers des affections vénériennes ? Au fond elles sont toutes inspirées par la crainte, non justifiée, que ces notions nouvelles, — pour lesquelles point n'est besoin, je me hâte de le dire, d'anatomie brutale, ni de pathologique à jargon scientifique, — ne contrarient, n'entravent, ne suppriment même le développement d'un sentiment qui, indirectement, concourt à la prophylaxie antivénérienne chez les jeunes gens, le sentiment de pureté. ! L'éducation de la pureté s'inquiète du développement de la prophylaxie antivénérienne, comme elle s'inquiétait jadis des progrès de l'hygiène corporelle. Il lui a fallu reculer. Elle reculera bien encore.

Je ne garantis pas que les avertissements scientifiques que je réclame pour le jeune homme l'écarteront infailliblement des maléfices vénériens. Je prétends seulement qu'ils sont réellement préventifs, très souvent, et plus souvent que tous autres moyens.

Les poteaux avertisseurs du Touring-Club n'empêchent pas les fous de se livrer à des exploits qu'ils paient quelquefois très cher ; mais ils ont ceci de bon, qui motive leur existence, qu'ils préservent de bien des dangers les touristes prudents qui les consultent.

§ 3. — La question de l'Instruction complète
des jeunes filles

Doit-on étendre cette spéciale éducation aux jeunes filles ?

Il y a bien une statistique d'Emond Fournier, qui donne pour les femmes syphilitiques de la clientèle de ville, âgées de moins de vingt ans, un pourcentage (21 0/0) plus élevé que celui des jeunes garçons de même âge. Mais il faut interpréter cette donnée numérique. Le plus grand nombre de ces femmes mineures contaminées de la clientèle de ville appartiennent au monde galant. Si l'on défalque cette grosse majorité, il reste un groupe dont la plus grosse part, remarquons-le en passant, est fournie par de jeunes épouses.

Et puis, au mépris des statistiques, le sentiment général affirme que les jeunes filles des classes aisées, surveillées et continentes jusqu'au mariage, ne sont que très exceptionnellement victimes de contagions sexuelles.

Aussi bien la question, à laquelle me voici amené, est-elle très controversée.

Autant je suis enclin à approuver qu'on cherche à prémunir contre le péril vénérien les jeunes filles obligées par leur position sociale d'entrer dès la quatorzième, treizième année même, dans les ateliers de couture et de modes, dans les fabriques et autres centres de travail, où les promiscuités malsaines sont

inévitables, autant je suis réfractaire à la théorie qui voudrait, sous raison de prophylaxie totale ou d'orthopédie totale de la jeune fille, qu'on lui donnât une instruction complète, comprenant un cours rudimentaire d'anatomie et de physiologie destiné à servir de base à une hygiène intelligemment appliquée.

Avec les intentions les plus pures, on a été plus loin, et ce, sous les auspices de la Société de Prophylaxie sanitaire et morale elle-même. C'est à n'y pas croire. Prenez la brochure du Dr Burlureaux, intitulée : « Pour nos filles. Conseils aux mères ». Lisez-la à tête et sens reposés ; et dites-moi, pères de famille, si vous accepteriez qu'on en lût seulement la première page à votre fille de seize ans, à qui jusque-là une mère ou une grande sœur attentive n'aura donné que des notions succinctes spéciales, lors des premières règles ? Eh ! bien, son auteur n'est-il pas allé jusqu'à terminer son travail par un véritable cours de pathologie !

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

J'aime mieux céder la place au Dr Le Pileur. De la longue défense que je lui emprunte de la « Virginité cérébrale » de la jeune fille, il n'y a pas un mot que je voudrais changer. On verra qu'après avoir condamné l'instruction complète de la jeune fille, il préconise un tout autre mode d'éducation préventive. Je m'associe, pour ma part, complètement, à sa façon de voir et de traiter la question.

« Outre que ces termes spéciaux (de pathologie)

si facilement compréhensibles pour les médecins, demandent un certain apprentissage pour être saisis par des gens étrangers à la médecine, ne croit-il pas (l'auteur de la brochure en question) que les questions qui seront certainement posées par les lectrices de son petit catéchisme ne conduisent celles-ci à des découvertes plutôt inutiles ?

« Les conseils qu'il donne aux jeunes filles sont certainement très sages et très philosophiques ; mais y a-t-il besoin d'un cours de médecine pour compléter ces conseils, pour leur donner toute leur valeur et toute leur portée ? J'avoue ne pas être de cet avis ; j'avoue ne pas bien comprendre la nécessité d'un cours médical spécial en pareille circonstance.

« De deux choses l'une : ou ces mots tomberont dans des oreilles absolument chastes et le livre sera fermé sans qu'on cherche à comprendre davantage, ou ces oreilles, chastes encore, appartiendront à un esprit curieux qui cherchera des éclaircissements auprès d'une amie, ou même d'un jeune cousin. Il faut prendre bien garde aux leçons d'anatomie à cet âge ; entre femmes elles amèneront des rires étouffés ou des plaisanteries ; entre sexes différents, elles peuvent aller beaucoup plus loin que l'auteur ne le voudrait certainement. Je crois que les conseils de ce genre à une jeune fille de seize ans, si tant est que ces conseils-là soient bien nécessaires, c'est-à-dire si cette jeune fille n'a jamais reçu une éducation assez forte, assez solide pour qu'il soit utile de les lui donner ; je crois, dis-je, que ces conseils

devraient se borner à un seul qui les comprend tous :
Méfiez-vous du séducteur.

« Le séducteur, en effet, est par définition un larron et, capable d'une vilaine action, il peut en commettre d'autres. Par cela seul qu'il séduit, il cesse d'être honnête ; si les hommes l'excusent, et même l'absolvent, c'est qu'ils sont juge et partie ; mais, sans crainte de se tromper beaucoup, on peut le croire capable de transmettre les maladies vénériennes dont il pourra être atteint, lui qui n'hésite pas, chose plus grave, à manquer à sa parole et ne craindra pas d'abandonner la pauvre petite malheureuse qu'il aura abusée ! Combien sont rares en effet les séducteurs qu'on peut appeler de bon aloi, qui réparent la faute, je ne dirai pas qu'ils ont fait commettre, mais qu'ils ont commis à eux seuls ! ».

« Il y a plus ; les méfiances spéciales (nées de l'idée de contamination blennorrhagique ou syphilitique) que M. Burlureaux cherche à inspirer, auraient l'air — et je suis certain que cela est bien loin de sa pensée — de ne faire envisager la séduction comme mauvaise et dangereuse que dans le seul cas de transmission d'une maladie vénérienne. Or, ne sait-on pas que la grande terreur des jeunes filles qui n'ont pas d'autres barrières pour les arrêter, c'est la grossesse ! Et si pour elle le commencement de la sagesse est la crainte de l'hôpital, c'est celui de M. Pinard qu'elles redoutent et non celui de M. Fournier ; je crois même, sans trop m'avancer, que bien instruites des causes et des effets, mais obli-

gées de choisir entre Saint-Louis et Baudelocque, leur choix ne serait pas long et qu'elles donneraient, sans hésiter, la préférence à la maison du roi de France, malgré les leçons de pathologie vénérienne les plus effrayantes... (1)

« Sans insister avec tant de détails sur les conséquences possibles de l'amour plus ou moins légitime, il suffirait de dire à la jeune fille que *séduction* représente presque à coup sûr : 1^o perte de l'honneur ; 2^o maternité dans la tristesse, la solitude et l'abandon ; 3^o maladies graves et longues.

« Ce n'est donc pas plus sur la grossesse possible que sur les maladies vénériennes que j'attirerais l'attention de la jeune fille ou que je chercherais à l'éclairer, c'est sur le danger moral, permanent, constant, que lui fait courir la séduction, le séducteur.

« Le jour où vous aurez obtenu, et je ne le crois pas malheureusement bien proche, que toutes les jeunes filles repoussent d'une façon invincible toute tentative de ce genre, en dehors bien entendu des recherches licites, vous aurez par cela seul fait œuvre de prophylaxie beaucoup plus grande qu'en les prémunissant contre des contagions qui ne seront la plupart du temps, que la seconde ou la troisième étape de la pente qu'elles auront commencé à descendre.

1. J'ai entendu, en clientèle de ville, une femme d'excellent monde, mariée et mère de famille, déclarer qu'à une nouvelle grossesse elle préférerait une maladie du ventre !

« Les jeunes garçons et les jeunes filles sont, sous ce rapport, deux êtres absolument différents. Les unes par la force des choses et par leur faiblesse native sont plutôt destinées à être victimes des autres qu'à victimiser ceux-ci, si elles ne savent pas leur résister suffisamment. Si la civilisation cherche à corriger cette loi de la nature, elle n'y parvient que très incomplètement, et si les premiers ont besoin d'être instruits d'une façon spéciale pour les garantir contre les tentations qu'ils rencontreront à chaque pas, les secondes ont, en revanche, moins besoin d'instruction que de préservations.

« Voilà donc l'objectif qu'il faut sans cesse avoir devant les yeux quand il s'agit de la femme et surtout de la jeune fille. C'est dans le jeune âge et le tout commencement de l'adolescence que cette préservation aura peut-être le plus d'utilité, parce qu'elle aura le temps de pousser des racines plus profondes. Appuyons de toute notre puissance, et de nos fonds quand nous le pourrons, les œuvres qui ont pour but la préservation de la jeune fille ; mais ne jetons pas l'inquiétude, la méfiance ou la terreur dans le cœur de celle que l'amour va prendre, car l'amour la prendra quand même et ne l'empêchera pas de conserver un doute affreux qui empoisonnera son bonheur sans lui donner les moyens de se préserver du mal. »

Les partisans de la théorie contraire sont très nombreux. L'un d'eux, Paul Margueritte, dans un récent premier-Paris, posait le problème à ses lecteurs sous le titre : « Doit-on le dire ? » Il le résolvait dans le

sens de l'affirmative et semblait mettre au premier rang de ses arguments, quoiqu'il en fit mention tout à la fin, le mieux-être physique que tirerait la femme d'une hygiène sexuelle ignorée de nos grands-mères.

Je ne dis point que cette nouvelle hygiène physique n'ait été, et ne soit, et ne doive être utile dans bien des cas. Mais je pense qu'on est autorisé cliniquement à attribuer à sa familière et intensive et intempestive et antihygiénique et sacrilège application, nombre d'accidents, avortements et infections, jadis sporadiques, aujourd'hui endémiques, dont l'ensemble constitue une véritable affliction sociale qui ne le cède guère en intensité au fléau des maladies vénériennes et qui le renforce.

Ainsi en sera-t-il, je le crains, de cette prétendue hygiène morale que l'on veut baser, chez la jeune fille, sur un enseignement complet. Utile à quelques-unes — futures doctresses, sages-femmes, et même professeurs — cet enseignement sera plus nuisible que même indifférent aux autres, la majorité, où se recrutent les jeunes mères de famille.

La préservation de la jeune fille est dans l'éducation complète du jeune homme.

— Utopie ! s'exclame-t-on. Berceau pour les rêves !
— Montaigne fut un éducateur, que je sache, et non un rêveur : Forgez des cerveaux, écrivait-il, et vous aurez des caractères. Guizot, l'austère Guizot, a dit après lui : Forgez des consciences !

Façonnez et trempez le caractère, la conscience,

du jeune homme, et vous n'aurez plus ou vous compterez moins de ces contaminations d'épouses, de jeunes épouses, aux heures douces de la lune de miel. A quoi vous servira d'avoir instruit complètement votre jeune fille, si dès le premier contact sexuel, le gendre agréé par vous sur sa bonne figure traite sa trop confiante épouse comme peut-être il n'eût pas traité « une fille » ?

Instruction et éducation, toute la beauté de l'individu, toute la bonté des sociétés, toute la vérité de l'humanité ! Et mon expérience propre m'autorise à croire qu'il n'est pas impossible de faire du lycéen français des classes supérieures un homme au sens philosophique du mot, c'est-à-dire « l'animal raisonnable » qui, les « humanités » achevées, de par l'instruction et l'éducation reçues, aille, avec la conscience de leur grandeur et de leur inéluctabilité, au devant des rôles qui l'attendent dans la famille, dans la nation, dans l'humanité, et possède entre autres vertus — au sens originel de courages — celle de vouloir se garder et, avec lui, l'épouse choisie et les enfants qu'il aura d'elle, des affections connues qui affligent et parfois tuent l'individu, amoindrisent qualitativement et quantitativement la famille, la société, et dégénèrent l'espèce, menacée par là d'extinction.

On parlerait moins de féminisme si les hommes n'étaient communément aussi inférieurs à leurs tâches naturelles.

ARTICLE 2.

MILIEU, MÉTHODE, ÉDUCATEURS AUXILIAIRES

Famille

Pour tout esprit de bonne foi, il n'est pas douteux que les éducateurs naturels en matière de prophylaxie antivénérienne, ce sont les parents : père, mère, tuteurs. La famille est, par nature, le milieu éducatif.

De plus, étant donné que l'uniparité est un caractère de la reproduction dans l'espèce humaine, et qu'en conséquence les enfants du même père et de la même mère accèdent à la puberté successivement, les parents auront à appliquer leur méthode de prophylaxie antivénérienne autant de fois qu'ils auront d'enfants, de garçons, veux-je dire. C'est l'établissement, par le fait, du principe de l'initiation individuelle.

Initiation individuelle.

A la vérité, nul, en règle générale, ne saurait intervenir avec plus d'à-propos que les parents. Ne pas provoquer la sensibilité de jeunes adolescents dont la puberté n'a pas d'exigences, mais aller sans retard au devant de ceux qui appellent la tutelle, ou la lumière ; discerner la dose et la nature des suggestions, des avertissements, suivant les caractères

et les tempéraments ; approprier la pratique, c'est-à-dire le ton, l'ampleur même de l'enseignement, suivant les cérébralités : n'est-ce pas là une tâche délicate, ardue, seulement à la portée des parents, surtout du père, pour la longue et parfaite expérience qu'ils ont de l'enfant dont les intérêts physiques immédiats sont en jeu ?

Tout cela est vrai, en théorie. Mais quand il s'agit de passer à la pratique, que de difficultés !

Les parents sensés, avisés, reconnaissent l'utilité, l'urgence même d'un enseignement spécial prophylactique à donner à leurs enfants. Ils savent bien que la curiosité, cet appétit de l'esprit, qui accompagne l'éveil du sens génésique, n'est pas, essentiellement, comme le croient ou veulent le faire entendre la plupart des pédagogues, un défaut attribuable à la fréquentation d'enfants plus avancés ou aux sollicitations de lectures et de conversations d'abord accidentelles, puis recherchées, mais que c'est l'inévitable phénomène mental dont s'accompagnent le perfectionnement anatomique de l'appareil reproducteur et l'acquisition progressive de son aptitude physiologique, et par lequel l'être acquiert l'expérience spéciale destinée à augmenter la valeur, à favoriser le rendement, en quelque sorte, de l'activité sexuelle et génératrice qui va venir à son heure. Ils se rendent compte que si à cette curiosité, à cet appétit naturel, ils ne s'efforcent pas, plus et mieux que les autres, d'apporter un aliment, leurs enfants, ne mangeant pas à leur faim ou ne trouvant pas à la

table paternelle des mets appropriés, iront à l'office s'assimiler des nourritures grossières, délabrant plus qu'elles n'alimentent. L'office, en l'espèce, ce seront les kiosques de marchandes de journaux, les boîtes des bouquinistes des quais, les bibliothèques de gare, etc...

Malgré toutes ces considérations, et s'en prenant à l'imprégnation atavique, ces mêmes pères de famille insistent sur ce fait qu'il se sentent gênés pour aborder utilement de tels sujets avec leurs enfants et ils s'abstiennent généralement de donner des avis dont ils sentent cependant fort bien toute la pressante utilité.

Certains hésitent, et résistent d'autant plus que leur nature est plus délicate, leur culture plus élevée, plus affinée. Il n'est pas si aisé d'avouer implicitement surtout à son fils, qu'on « fait la bête » quand on lutte de toute les forces de son esprit, de son âme, si l'on veut, contre les lois d'une inexorable nature qui a imposé à tout animal, même à l'animal raisonnable, le poids d'un sexe ! Il est des hommes de grande et belle réputation, il est d'illustres médecins qui se sont soustraits à la tâche. Pour ne citer qu'une personnalité qui ne m'en voudra pas, vu la droiture de mes intentions, de rééditer à l'appui de ma thèse, l'aveu fait par lui en séance publique d'ailleurs, le grand puériculteur qu'est mon bien aimé Maître le Professeur Pinard ne se félicitait-il pas d'avoir eu en la personne de ses gendres médecins, des intermédiaires qualifiés pour instruire ses fils des choses de

la génération et de la prophylaxie antivénérienne ?

Educateurs auxiliaires.

Des intermédiaires, soit ! Sur quels intermédiaires les pères de famille insuffisants se déchargeront-ils ? Sur des éducateurs ou sur des instructeurs ? Sur des éducateurs qui seront des instructeurs, ou sur des instructeurs ayant fait preuve d'éducateurs ? Distinctions inutiles ; comme le dit le D^r Blanchard, de Grenoble, « il n'y a pas de limite brutalement tranchée, ainsi que le croit le vulgaire, entre l'instruction et l'éducation. Il y a entre elles, comme dans toutes les classifications nécessaires à l'esprit humain, toutes les transitions imaginables ». En l'espèce où il s'agit d'initiation individuelle, les qualités d'éducateur sont moins indispensables qu'elles ne le seraient dans le cas d'une initiation collective. Que l'intermédiaire soit pénétré scientifiquement de la question et sache en faire un exposé exact à la portée de l'intelligence et en deçà de la sensibilité du jeune homme. Que cet intermédiaire soit l'auxiliaire, intelligent et autorisé du père.

Le prêtre, le médecin, le professeur, telles sont les trois compétences qu'érige en auxiliaires indispensables dans l'éducation spéciale du fils l'ordinaire insuffisance du père.

ARTICLE 3

PRINCIPAUX MOYENS

Les moyens employés dans le milieu familial contre les affections vénériennes sont indirects ou directs.

Les premiers comprennent les moyens moraux et les moyens religieux. Les seconds sont les moyens scientifiques.

§ 1. — Moyens indirects

En cette matière, la fin justifiant les moyens, il n'est pas, aux yeux des familles, de moyen négligeable. Aussi les légendes du petit enfant né d'un chou, du fils-dieu né d'une mère-vierge, l'emploi de l'appellation, créée contre le bon sens, d'organes honteux, etc., sont autant de petits moyens qui tendent à éloigner le petit enfant, le jeune garçon, l'adolescent, d'un monde d'idées où le vulgaire place des occasions de chutes morales. Je ne signale ces petits moyens que pour mémoire.

1.° *Moyens moraux*

a) *La continence.* — C'est un état physique, me direz-vous. D'accord, mais je la considère ici comme la conséquence physique d'un état moral, déterminé et maintenu par les mœurs familiales suivantes :

Surveillance étroite, s'exerçant et au dehors, et même, à cause de la domesticité, à l'intérieur ;

Argent de poche nul ou insignifiant, et dont il doit être rendu compte ;

Distractions sportives : foot-ball, équitation, cyclisme, patinage, danse, escrime, boxe, tourisme, etc.

Etudes scolaires avec le retour périodique des compositions hebdomadaires, des examens semestriels, avec l'issue du baccalauréat et des concours ;

Enfin, dans quelques milieux, habitude des fiançailles précoces et de longue durée.

b) *L'incontinence.* — Que l'on ne crie pas sur moi : Haro ! Je maintiens que l'on rencontre, sans le rechercher, à Paris, dans le monde (1) qui envoie ses fils au lycée et dans les établissements secondaires libres même les plus collet monté, des milieux où les mœurs du père, de la mère, des frères aînés sont d'un tel libéralisme qu'il est impossible, qu'il serait ridicule à un tel entourage de vouloir imposer la continence à un jeune homme de dix-sept et dix-huit ans. Et je comprends que, l'incontinence de ceux-ci étant fatale, les parents se résignent à mettre leur prudence à l'orienter, plus, il est vrai, avec des considérations d'économie et de tranquillité qu'avec des vues prophylactiques. Qu'importe ! la prophylaxie y trouve son compte et c'est pourquoi je devais signaler cette anomalie dans la morale familiale.

1. Je ne suis pas un sociologue en chambre, et je me flatte d'avoir bien vu.

Je ne dirai point le ou les sens de cette orientation. Quelle autorité s'attacherait à ce travail si j'étais accusé d'immoralité ?

2° *Moyens religieux*. — Ils convergent tous à faire éclore et à entretenir le « sentiment de pureté ». Qu'est-ce que ce sentiment de pureté ? C'est un ensemble d'habitudes durables, plutôt que d'émotions sensibles, que les religions travaillent à imposer à leurs fidèles par des arguments et des pratiques dont je n'ai pas ici à discuter le bien-fondé. L'esprit pénétré de ce sentiment considère comme impure toute physiologie des organes de reproduction, comme coupable quiconque s'y livre en dehors du mariage religieux, et même dans le mariage religieux, si le rite uniforme n'est pas observé ou si la procréation est volontairement évitée.

On voit la grande différence qui sépare la pureté de la continence. Celle-ci n'est qu'une abstention pure et simple de physiologie sexuelle ; elle n'implique pas le mépris gratuit, l'irrespect dangereux de la première pour des organes qui ne sont qu'une partie, — les parties génitales — non la moins noble, de l'organisme humain.

Toutefois, en quelque estime ou mésestime qu'on le tienne, il faut bien reconnaître que le sentiment de pureté est avantageux à employer, aux fins de prophylaxie antivénérienne. Le Dr Dauchez a établi qu'il n'a jamais observé le tabès (d'origine syphilitique 4 fois sur 5) sur des religieux, et qu'il n'a vu qu'une seule fois sur 374 la paralysie générale

(autre accident tertiaire de syphilis) sur un prêtre.

De l'avis des éducateurs religieux eux-mêmes, le sentiment de pureté ne serait pas encore le palladium rêvé. L'abbé Fonssagrives proclame la nécessité, dans l'action prophylactique antivénérienne sur les jeunes gens, d'un double enseignement, moral et religieux d'une part, scientifique de l'autre. Cette opinion d'un notable éducateur m'amène à parler enfin des moyens scientifiques à la disposition des familles.

§ 2. — Moyens directs ou scientifiques.

Bien rares étaient avant 1901 les pères capables de prémunir leurs fils contre le péril vénérien par des notions exactes. Les médecins seuls pouvaient le faire. Aucun traité pratique, aucun petit manuel, en dehors des livres de médecine pure, ne mettait à la portée des pères de famille l'enseignement dont ils avaient besoin, comme hommes et comme pères.

L'apparition en 1901 de la brochure du professeur Fournier *Pour nos fils quand ils auront dix-huit ans* a répondu à ce desideratum. Et avec quelle perfection ! Ils l'ont désormais, les pères de famille, ce petit guide rêvé. Et que leur devoir devient facile à accomplir !

Entretiens de vénéréologie

Voici comment je leur conseille de procéder : Ils s'imprèneront d'abord eux-mêmes de la brochure

de Fournier par une lecture répétée autant de fois que ce sera nécessaire. Puis en tête-à-tête ils entretiendront leurs fils de cette délicate question vénéréologique. Qu'ils ne cherchent point à être à la hauteur de la tâche ; ce n'est plus nécessaire. Qu'ils visent seulement à éveiller la saine curiosité de la science ! L'ayant éveillée, ils n'auront plus qu'à remettre entre les mains de leurs fils, pour le complément et la parfaite mise au point, l'admirable brochure de Fournier.

Je conseillerai encore à ces mêmes pères de famille de donner à lire *par la suite* à leurs fils initiés les *Avariés* de Brioux et l'*Insexuée* de Paul Bru. Naturellement, le spectacle des *Avariés* sur la scène est une occasion que je crois avantageux et moral de ne pas laisser échapper.

Musées spéciaux

Recommanderai-je une visite aux musées anatomiques ? Depuis que Dupuytren a vulgarisé les représentations en cire de lésions pathologiques ou de particularités tératologiques, des industriels ont promené de foire en foire des musées où sont exhibées, généralement dans un cabinet annexe, des pièces visibles pour les hommes et les jeunes gens d'un certain âge. Une visite dans ces exhibitions sera-t-elle salutaire ? Jullien a raconté l'histoire d'un jeune homme qui, conduit par son père dans un de ces musées, eut la curiosité tellement éveillée

que le soir même il courut dans un lupanar, pour la première fois de sa vie, et y contracta la vérole. — Je ne crois pas à l'efficacité de ce moyen.

Je n'ai pas toujours eu ce scepticisme. Il me souvient que, prié par un membre important de la Société de Prophylaxie d'instruire son fils, je complétais mon entretien d'une visite au musée de Saint-Louis. Il y a quatre ans de cela. Mon jeune homme, devenu homme fait, ne parvient pas, depuis, à surmonter le dégoût de certaines images, gravées dans sa mémoire, qui viennent l'affliger et l'humilier aux minutes sexuelles où il s'honorerait d'une complète virilité.

En résumé, il faut être très circonspect et laisser ignorer les musées plutôt qu'éveiller une curiosité malsaine ou causer une impression excessive.

Education par le médecin

Bien supérieure à une visite aux musées, au spectacle ou à la lecture des *Avariés*, à l'éloquence et à l'autorité de la brochure elle-même de Fournier, sera la parole du médecin de la famille, ou de tel autre médecin que le père aura choisi pour son tact notoire autant que pour sa science professionnelle. Le médecin à qui ces sujets sont familiers saura conserver sans difficulté et choisir, d'accord avec la science et sa connaissance particulière de la famille, les points dominants d'une élémentaire vénéréologie à dose et à caractère de prophylaxie. De plus, il saura

ajouter à sa doctrine quelques-uns des arguments moraux sur lesquels la famille pourra lui avoir demandé de s'arrêter. Aussi certaines familles ne négligent-elles point ce ministère occasionnel du médecin.

Éducation par le lycée

C'est une exception cependant. Pour tout ce qui est instruction, les parents s'en remettent très volontiers au lycée ou à l'établissement libre où ils envoient leur fils. Aussi admettent-ils que, puisque l'on peut combattre les affections vénériennes par des moyens scientifiques, les professeurs se chargent d'une besogne à laquelle les parents n'ont jamais été préparés, et qui ne leur agréé point. Ainsi s'explique que des essais aient pu être tentés dans certains établissements depuis quelques années, sans que se soient fait entendre les réclamations des familles.

Au lycée, milieu d'instruction, et, secondairement, d'éducation, quels seront les moyens, les méthodes, les agents de prophylaxie antivénérienne ? C'est ce que nous avons maintenant à étudier.

CHAPITRE IV

LA PROPHYLAXIE ANTIVÉNÉRIENNE QU'IL FAUT BIEN, FAUTE DE MIEUX, APPLIQUER AUX LYCÉENS D'AUJOURD'HUI

ARTICLE PREMIER

SON INTRODUCTION DANS LES ÉTABLISSEMENTS SECONDAIRES

Raisons

Les pères de famille, consultés (enquêtes Fournier, Barthélemy, personnelle), se montrent unanimes, en province comme à Paris, à désirer que des leçons de prudence et de sauvegarde spéciales soient faites à leurs grands fils dans les établissements scolaires mêmes. Les mères de famille, presque toujours, se montrent très favorables à des mesures destinées à assurer la santé de leurs futurs gendres, à sauvegarder celle de leurs futures familles, et elles se déclarent d'autant plus en faveur des cours spéciaux qu'elles se sentent dans l'impossibilité absolue de faire elles-mêmes entendre à leurs enfants les conseils de prudence nécessaires.

Les demandes affluent ; et les proviseurs ne donnent point leur agrément officiel, et les professeurs, à de rares exceptions près, n'esquissent même pas dans leur enseignement un système de prophylaxie.

La haute valeur scientifique et morale de ces proviseurs, de ces professeurs, a pu s'accommoder longtemps de l'ignorance du mal vénérien. Il est temps que cesse leur ignorance. Car leur indifférence n'est plus excusable et engage leur responsabilité.

Leur objection n'est plus de mise : Pourquoi nous demander l'accomplissement d'un devoir qui incombe naturellement aux parents ? Ici nous cultivons l'esprit. En face on soigne le corps. Ne vous trompez point d'adresse.

La raison de refus serait au plus discutable, si les établissements scolaires secondaires étaient exclusivement des externats. Mais ne sont-ils pas presque tous des internats ? Pendant neuf mois sur douze, des adolescents de douze à dix-huit ans vivent séparés de leurs parents ; certains même sont orphelins. Le proviseur, les professeurs, les répétiteurs sont toute leur famille, à ces isolés : ils sont leurs seuls éducateurs. Conséquence : pour ces internes, orphelins ou non, les éducateurs officiels doivent être des pères. N'ont-ils pas en particulier, dans ces conditions, la mission de préserver leurs pupilles des dangers des affections vénériennes ? Et pourquoi à l'enseignement spécial qu'ils leur doivent n'admettraient-

ils pas les externes dont les parents auraient demandé ou approuvé cette même mesure de prophylaxie ?

Caractère obligatoire

Sur cette considération du lycée milieu substitué à la famille temporairement délaissée ou à tout jamais disparue, je formule le principe de l'introduction obligatoire au lycée de moyens instructionnels ou éducatifs, relatifs à la prophylaxie antivénérienne. Dans les établissements scolaires qui ne sont que des externats — ils sont très rares, — cette introduction ne peut être, avec les programmes actuels, que facultative.

Quand on va au fond des choses — ce sera au chapitre suivant, — on s'aperçoit que, internat ou externat, tout établissement scolaire, par cela même qu'il est un centre d'instruction, est aussi un centre d'éducation. Il doit donc auprès des jeunes gens, au point de vue de la prophylaxie antivénérienne, tenir le rôle des familles. Seulement, cela ne va pas sans une question de programme officiel, comme je le démontrerai bientôt.

ARTICLE 2

SENTIMENTS DU PERSONNEL DIRIGEANT ET ENSEIGNANT

§ 1. — Dans les Etablissements d'Etat (lycées et collèges)

Les professeurs des lycées et collèges sont des

pères de famille, la grosse majorité du moins, et des fonctionnaires.

Comme pères de famille, ils s'associent, quand ils sont avertis des dangers vénériens, aux aveux d'insuffisance et aux objurgations des pères dont j'ai parlé plus haut.

Enseignement spécial collectif et facultatif

Comme fonctionnaires, ils pensent qu'un enseignement donné en dehors du programme officiel, comme est donné sur la demande de certaines familles, l'enseignement religieux, ne les concerne pas. Mais ils sont d'avis, généralement, qu'un enseignement de ce genre sera nécessairement collectif et ne pourra qu'être facultatif.

Car il ne saurait être question, comme en famille, d'initiation individuelle : qui en serait chargé au lycée ?

Pas davantage il ne faut songer à un enseignement obligatoire. Les classes sont trop diversement composées : elles reflètent tout ce qu'a d'inégal, de consolant et de décevant, de moral et d'immoral, la population où se recrutent les élèves de lycée.

Un ancien professeur de rhétorique imagine l'enseignement spécial obligatoire donné à toute une classe, et fait les réflexions suivantes : « Sans doute la valeur n'attend pas le nombre des années. Il y a partout et il y aura toujours un nombre d'enfants précoces et informés. Il en est aussi d'imprudents

qui ricaneront pendant la leçon ; il en est surtout d'inquiets qui rougiront et qui seront bafoués ensuite par leurs camarades plus avancés... »

Pour ma part, au cours de mes six années de professeur de classe, je n'ai jamais rencontré quatre élèves ayant la même manière de sentir. Les jeunes gens, les enfants surtout ont une intelligence en éveil ; il n'est pas aisé de les faire réfléchir. En matière d'enseignement moral surtout, on rencontre de grandes difficultés du fait de leur légèreté, de leur grande mobilité d'impression.

N'instituons pas, en l'espèce, d'enseignement obligatoire.

Choix du professeur

Il y a aussi la question de l'agent de cet enseignement spécial, du professeur.

a) *Cadre professoral : professeur de sciences naturelles ou de philosophie ?*. — Le choisira-t-on dans le cadre professoral du lycée ? Ce ne pourrait être alors que le professeur d'hygiène, c'est-à-dire le titulaire de sciences naturelles. Ce pourrait être aussi le professeur de philosophie.

Le premier est généralement préféré, à cause de l'objet de son enseignement. Mais le second a ses partisans nombreux, car la morale est dans son ressort. De plus les professeurs de philosophie des lycées, tous agrégés, ne se présentent au concours d'agrégation qu'après une préparation scientifique bien

suffisante pour les mettre en mesure de traiter avec autorité devant de jeunes lycéens la question de la prophylaxie antivénérienne.

b) *Hors cadre : médecin.* — On a pensé que nul, mieux que le médecin du lycée, n'était qualifié pour donner cet enseignement transitoire. Son autorité professionnelle, sa compétence scientifique, son caractère, sa culture générale : autant de titres le désignant au choix général.

Je crains que précisément parce que ce sera un médecin, ce professeur hors-cadre ne réussisse qu'imparfaitement. Il lui sera malaisé de parler autrement qu'en médecin, et alors il sèmera la peur des microbes, il fera naître l'écoeurement des blessures ! Il lui sera bien difficile de ne pas épouvanter. Je ne veux pas dire qu'il sera un Croquemitaine : mais n'en sera-t-il pas l'ombre ? Les prêtres du collège où j'ai passé mon adolescence à préparer le baccalauréat, s'efforçaient avec mesure et succès de nous donner la haine du péché et la crainte de l'enfer. Une fois par an, ils abdiquaient pendant quelques jours leur ministère, et le confiaient à un jésuite, réputé savant théologien. Ah ! les nuits d'épouvante qui suivaient les conférences de ce moine dont la parole évoquait les diables et énumérait brutalement les supplices infernaux ! Le médecin appelé à initier collectivement des jeunes gens aux dangers des affections vénériennes, jouera le rôle de mon jésuite, je l'appréhende. Bien certainement, ce médecin pourra présenter les qualités les plus propres à ce ministère occasionnel.

Je maintiens que ce sera l'exception et qu'il faut en tenir compte avant de déclarer que dans tout lycée ou collège l'enseignement spécial que nous demandons soit donné par un médecin. Disons plutôt : soit donné par un professeur ou par un médecin. Ainsi sera réservée au proviseur, au principal, la liberté de choisir, éventuellement, son conférencier, en dehors de son cadre professoral officiel, dans le corps médical.

Sentiments en haut lieu

Les difficultés que soulève la proposition de donner un enseignement à l'effet d'éclairer, dans un but de prophylaxie sanitaire et morale, les élèves des classes supérieures sur les dangers des affections vénériennes et, tout particulièrement, de la syphilis, ont fait répondre en 1902 à M. Regnault, préfet de la Charente et membre de la Société de Prophylaxie sanitaire et morale, par le Recteur de l'Université de Poitiers, que cet enseignement ne lui paraissait point à sa place dans un collège ou dans un lycée. Et l'Inspecteur d'Académie qui transmettait cette opinion du Recteur ajoutait : « Je doute qu'une proposition dont serait saisi le Ministre de l'Instruction publique, ait des chances d'être accueillie favorablement ».

Voilà qui est formel : en haut lieu, l'enseignement tel que le demande Fournier est considéré comme ne pouvant revêtir un caractère officiel.

Pourtant l'Université a le devoir, dont les familles peuvent lui demander compte, de mettre ses élèves adolescents en mesure de connaître, pour l'éviter, le péril vénérien ; et cette même Université, le témoignant par l'indifférence ou le mol acquiescement de ses fonctionnaires, méconnaît ce devoir.

Est-ce que l'Enseignement libre a la même inconscience de ce devoir particulier ?

§ 2. — Dans les établissements libres

Il faut mettre à part les établissements libres laïques ou neutres. Leur vitalité serait trop précaire, s'ils ne tenaient pas compte des exigences morales de leur clientèle.

En revanche les établissements religieux ont leur indépendance, leur autonomie morale vis-à-vis des familles, sinon vis-à-vis des grands conseils supérieurs confessionnels auxquels ils ressortissent. C'est dans ces établissements libres religieux et seulement dans ceux-là que je tiens à montrer l'accueil réservé à l'enseignement spécial de prophylaxie antivénérienne.

Les ministres éclairés de tous les cultes approuvent la prophylaxie antivénérienne. Toutes les religions ne s'efforcent-elles pas d'entretenir la pureté des consciences en faisant la guerre à la débauche, qui est en dernière analyse, la grande pourvoyeuse, la source des maladies vénériennes. Toutes condamnent l'adultère, source fréquente de contamination. Toutes préconi-

sent le mariage, y compris la religion du Christ : quand le Christ a parlé des « eunuques volontaires » il n'a évidemment eu en vue qu'une infime minorité : mais il n'a jamais déconseillé le mariage.

Écoutons encore l'abbé Fonssagrives : « Si l'enseignement religieux élève au-dessus de la nature, il ne la supprime pas et le chrétien doit apprendre à user avec respect et dans l'ordre, des organes que Dieu lui a donnés pour accomplir sa mission ici-bas, pour coopérer à l'œuvre même de la création divine... Il ne faut donc pas craindre d'associer à l'enseignement religieux des conseils scientifiques qui ne peuvent pas être négligés... »

Voilà des paroles très nettes, très catégoriques. Les éducateurs religieux approuvent une propagande scientifique antivénérienne.

Il y a mieux ; il y a des faits qui prouvent cet assentiment des sphères religieuses.

Et des faits qui remontent loin dans le passé : il y a une cinquantaine d'années, au collège Stanislas, les D^{rs} Lebaudy et Gouraud conférenciaient tous les ans sur les dangers des affections vénériennes, en présence du Père Gratry, alors directeur !

Un membre de la Société de Prophylaxie sanitaire et morale, a fait en 1901 une enquête auprès des directeurs d'une dizaine d'établissements libres catholiques. Les résultats de cette enquête sont très intéressants :

Les ecclésiastiques sont unanimes à reconnaître l'utilité d'avertir les jeunes gens, mais le plus tard

possible. L'adoption d'une classe d'ensemble est généralement rejetée.

Dans la pratique, certains directeurs font ou font faire, à leur corps défendant, de la prophylaxie antivénérienne. C'est ainsi que le directeur de l'école Gerson, prêtre du diocèse de Paris, réunit dans les derniers jours de l'année scolaire les élèves de philosophie, « prévoit devant eux les dangers de la vie au nombre desquels il fait entrer la possibilité des maladies résultant des désordres qu'il lui convient de signaler ; il le fait dans une mesure dont il est juge, et il n'en voudrait confier la charge à personne. »

Chez les Jésuites, les élèves admis au Borda étaient avertis.

Un prédicateur « soigneusement choisi » (?) effleurait la question (!) devant les élèves des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Enfin le Père du Lac faisait de cette prophylaxie un sujet d'entretien particulier avec chacun de ses élèves au lendemain des vacances.

Dans les écoles des dominicains d'Arcueil au temps de la direction du P. Didon, aucune mesure de ce genre n'était prise. Par la suite, il se trouva un laïque, professeur de philosophie, d'esprit et de caractère assez indépendants pour assumer la tâche de donner à ses élèves d'élémentaires notions de prophylaxie par une lecture commentée de la brochure de Fournier.

§ 3. — Comparaison

A comparer les unes aux autres les dispositions rencontrées au lycée d'un côté, dans les établissements libres religieux de l'autre, on constate dans les seconds un plus facile acquiescement, une plus prompte, je ne dis pas une plus efficace réalisation de l'œuvre proposée. Cela tient exclusivement à ce que le lycée ne peut avoir à sa disposition et ne saurait consentir à employer les moyens religieux dont surtout se servent les éducateurs affiliés à divers confessionnalismes.

Le moment est venu de rechercher parmi les moyens employés par les familles ceux qui peuvent l'être décemment par le lycée dans l'état de choses actuel.

ARTICLE 3

MOYENS A LA DISPOSITION DU LYCÉE

J'ai employé plus haut, pour l'énumération des principaux moyens à l'usage des familles une classification courante. Pour transporter la question du terrain de la famille sur celui du lycée, où elle suscite des controverses, je dois serrer les choses de plus près. Force m'est donc avant de juger si tel ou tel moyen familial peut être utilisé au lycée, de m'assurer que je passerai en revue tous les moyens pos-

sibles, en établissant à l'avance une classification complète et logique.

Je base ma classification sur les considérations suivantes :

L'évolution économique des sociétés modernes se prête peu au mariage précoce, au mariage entre Daphnis et Chloé. La constitution d'un foyer exige préalablement du célibataire homme un entraînement de quelque durée à la lutte pour l'existence. A moins de circonstances exceptionnelles, les jeunes hommes ne se marient que lorsqu'ils sont « revenus du régiment » depuis une année ou deux. Ils ont alors vingt-cinq ans. C'est donc entre quatorze ou quinze ans et vingt-cinq ans que ces jeunes hommes vont être par la sollicitude de leurs éducateurs préservés de toute contamination vénérienne. Pratiquement cette sollicitude des éducateurs ne s'exerce plus à partir de l'âge de la conscription, ordinairement même, bien plus tôt, dès la fin des études au lycée. Dans ces conditions nous pouvons fixer à quatorze ans et à dix-huit ans les limites entre lesquelles l'éducateur s'occupera de sauvegarder des affections vénériennes l'adolescent menacé.

Ce sera évidemment par la continence. Comment maintenir cette continence ? En maîtrisant l'activité elle-même des organes sexuels. Par des moyens qui seront suivis d'effets variables que l'on peut grouper en trois catégories :

Ou bien ces moyens respecteront l'intégrité de la vitalité des organes sexuels ;

Ou bien ils atténueront cette vitalité, déterminant une atonie organique plus ou moins accentuée ;

Ou bien ils tendront à endormir le sens de la reproduction, à le mettre en quelque sorte en état de léthargie, et à prédisposer à l'atrophie son substratum anatomique.

Ceci dit sur le but à atteindre et sur les effets organiques qui résulteront de cette poursuite, de quels moyens se servira le lycée ?

Classification

Si ces moyens s'adressent à l'esprit, ils seront des moyens de persuasion ou des moyens de suggestion, suivant que l'intelligence ou l'imagination sera sollicitée.

Si au contraire ils s'adressent au corps, ce sera des moyens de dérivation ou des moyens de coercition, suivant qu'on aura recours à la douceur ou à la violence.

Persuasion, suggestion, dérivation, coercition : tels sont les mécanismes que mettra en jeu en les combinant sagement le lycée, auxiliaire de la famille dans l'éducation morale et en particulier dans la conservation chez les jeunes gens de l'état de continence.

Les moyens de persuasion sont évidemment les moyens scientifiques.

Les moyens de suggestion sont les procédés con-

fessionnels d'éducation et certaines considérations morales, de sacrifice par exemple.

Les moyens de dérivation sont offerts, avec toute la gamme de leurs effets affaiblissants sur la sexualité, par les exercices physiques, y compris le sport sous toutes ses formes (hormis la danse), et aussi par les études elles-mêmes poussées jusqu'à un inquiétant surmenage cérébral.

Les moyens de coercition varient avec la mentalité de l'éducateur. Ce sera la surveillance continue, ce sera une diététique sévère, ce sera l'exposition aux intempéries du temps, aux rigueurs des saisons, ce sera même les conditions du sommeil, etc.

Critique

Au lycée, établissement d'Etat, établissement neutre par conséquent, il est évident que ne pourront être employés les moyens de suggestion purement religieux. Mais la suggestion morale ne sera pas entièrement négligée.

Je ne m'arrêterai pas à l'examen, aux fins d'emploi au lycée, des moyens de persuasion. Puisque ce sont des moyens scientifiques, ils sont, par essence, ceux du lycée.

Les moyens de dérivation et de coercition ont toujours été et continuent à être usités. La prophylaxie antivénérienne n'est pas plus un motif de leur maintien qu'elle n'a été un motif de leur institution ; mais elle y trouve son compte. Les moyens

de dérivation surtout ont été l'objet de l'attention officielle. Tous les lycéens de jadis ne se livraient pas à de suffisants ébats. La mode et le goût du sport, l'organisation de sociétés scolaires sportives ont entraîné les derniers amoureux de la rêverie. Nos « potaches » ont le culte du muscle. Le phthisique de 1830 est démodé, il a été « tombé » en 1900 par Sandow. Résultat : sa santé est en excellente forme. Mais alors, n'est-ce pas le moment de méditer sur cette boutade de Bossuet : « Je ne m'étonne pas si un saint Bernard craignait la santé parfaite dans ses religieux ; il savait où elle nous mène » ? J'ai, de par mon expérience des jeunes lycéens de la couche sportive actuelle, les meilleures raisons de croire à leur pureté. Le sport a éduqué leur pureté. Michelet disait : « Pour être fort, sois pur ! » J'interventis les termes et je dis au lycéen : « Pour être pur, sois fort... par le sport ! »

En résumé, pour l'œuvre de prophylaxie antivénérienne, le lycée doit recourir : par l'enseignement, à la persuasion qui respecte dans leur vitalité les organes reproducteurs, et à la suggestion pour inculquer certaines idées de morale éternelle ; par la discipline, à la dérivation qui détourne ou détache de l'idée sexuelle, et, dans la mesure des convenances individuelles, à la coercition... qui répugne.

Je ne pense pas que cette conception d'éducation dont je viens de donner les idées-maitresses, me soit particulière. Elle me paraît être, si j'en juge par leurs essais, celle de certains professeurs et notam-

ment du proviseur du lycée Michelet dont j'ai mentionné la courageuse tentative.

*Deux essais prolongés de prophylaxie
dans des établissements d'Etat*

Je ne puis me dispenser de reproduire deux très instructives lettres que j'ai recueillies dans le Bulletin de la Société de Prophylaxie. Elles relatent les essais privés de deux professeurs dans deux établissements qui pour ne pas être des lycées n'en sont pas moins des établissements d'Etat, où les élèves sont âgés de quatorze à vingt ans. Il est vrai que ces établissements ressortissent à un Ministère où est grand le souci des choses pratiques, et non pas au Ministère de l'Instruction publique où l'on a vraiment trop de respect pour un héritage qui nous vient de la Scolastique et que nous a transmis M. de Fontanes.

La première est signée d'un professeur à l'une de nos écoles vétérinaires.

« En 1893-1894, quand j'étais élève de l'Institut agronomique, existait un cours d'hygiène professé par un homme éminemment pratique, le D^r George, et dans lequel trois séances étaient consacrées à la blennorrhagie et à la syphilis. J'avais alors dix-sept ans ; frais émoulu du collège, j'ignorais tout ; seul à Paris, j'étais une proie facile pour les pires contacts. Ce cours fut pour moi une révélation et j'en gardai une peur atroce de la syphilis. Si je suis resté sain jusqu'à ce jour, j'en suis redevable aux quelques leçons que j'ai eu la chance de suivre.

« Aujourd'hui le Dr George ayant pris sa retraite, le cours a été supprimé, bien que ce soit un médecin qui dirige maintenant l'école. La mesure est des plus fâcheuses... »

Deuxième lettre, de M. Emile Thierry :

« En 1882, l'école pratique d'agriculture de*** a été créée, et j'ai été le premier directeur en même temps que professeur de zootechnie et d'hygiène vétérinaire. Bien que cela ne fût pas dans notre programme officiel, j'avais ajouté à mon enseignement un cours d'hygiène rurale à l'usage de nos élèves. Ces enfants sont âgés de quatorze à dix-huit ou dix-neuf ans et ont, quand ils quittent l'école, toujours au moins en moyenne dix-sept à dix-huit ans. Au commencement de l'année 1885, un grand et beau garçon de dix-huit ans est pris de douleurs articulaires, particulièrement de tarsalgie ; le médecin consulté me confie que ce pauvre enfant a eu une blennorrhagie, qu'il a soignée empiriquement sur les conseils d'amis ; que sa famille n'a été avisée de rien, que cette blennorrhagie remonte au moins à huit ou dix mois, etc... Bref je le fis soigner et il guérit ; et en même temps j'avisai sa famille.

« Comme mon cours d'hygiène vétérinaire comportait quelques leçons sur la police sanitaire et les maladies contagieuses des animaux, j'eus l'idée de terminer mon cours d'hygiène de l'homme par une leçon d'une heure environ, sur les maladies vénériennes. Je m'étais fait cette réflexion : Voici des enfants, qui vont être soldats, au moment où l'ins-

inct génésique a le plus d'acuité ; ils vont être exposés à une foule d'accidents vénériens contre lesquels ils sont sans défense ; par ignorance ou par un sentiment délicat de pudeur, leurs papas ne leur diront rien et les laisseront désarmés ; tu es leur maître, ils ont confiance en toi, tu as quelque expérience et une petite compétence, c'est à toi qu'il appartient de les prémunir. Et dès cette époque, vers le milieu de l'année 1885, je commençai à faire ces conférences annuelles, sans même en avoir référé à mes chefs, j'avais pris cela sur moi. Eh bien ! je n'ai qu'à m'en louer. Je savais bien que, les jours de sortie, quelques grands garçons, dépouillant l'uniforme, fréquentaient des maisons publiques. Je préférais ne pas paraître le savoir, aimant mieux cela que de les voir pratiquer l'onanisme solitaire ou initier des camarades plus jeunes à ces manœuvres regrettables à tant de points de vue.

« En 1886, un autre élève contracta une blennorrhagie ; dès qu'il éprouva les premiers symptômes, il vint franchement m'en aviser ; je le fis soigner par le médecin et tout fut dit en peu de temps.

« Je possède plus de vingt lettres, provenant d'anciens élèves, sur les trois ou quatre cents qui ont été soumis à ma direction ; toutes ces lettres renferment des remerciements pour mes conférences et pour les conseils salutaires donnés à ces enfants et appréciés par ceux-ci devenus jeunes hommes.

« J'ai donc la certitude et même la satisfaction d'avoir été utile à un assez grand nombre d'enfants

qui, sans mes avis personnels, eussent été voués à une existence misérable.

« En 1896, j'ai été envoyé à***, où je continue à faire avec fruit ce que j'ai fait ailleurs : j'avertis des dangers insoupçonnés : je rends prudents des ignorants du péril et je préserve leur santé, c'est-à-dire l'avenir ».

C'est tout simplement admirable, cette lutte opiniâtre et isolée d'un éducateur laïque contre le péril vénérien.

A ce missionnaire consciencieux, poursuivant obscurément sa féconde philanthropie d'autres se sont joints depuis une dizaine d'années. L'Alma Mater (Alma ?) les laisse évangéliser ; mais elle, elle ne sait en quel sens faire le pas décisif.

« Il est vraiment malheureux, écrivait un professeur de l'Université au Dr Isch-Wall que la seule manière [enseignement spécial, c'est-à-dire médical et moral] mise à notre disposition pour nous renseigner sur ces questions soit dangereuse. Nous voyons que si nous ne donnons pas cette instruction spéciale aux jeunes gens, ils continueront à ne pouvoir être renseignés que par de mauvais moyens. »

Prophylaxie scolaire officielle au delà du Rhin.

Au delà du Rhin, — où vit une autre race, j'en conviens, — les administrateurs de grandes écoles publiques n'y ont pas mis tant de lenteur. Peut-être

y ont-ils mis moins de prudence, moins de doigté. Des statistiques ayant révélé en 1907 que 12 o/o des abiturienten (élèves des classes terminales) étaient contaminés, des conférences antivénériennes furent faites à titre d'essai provisoire. En 1908, le Conseil d'administration des écoles publiques de Berlin et de Charlottenbourg décidait que ces conférences sur l'hygiène sexuelle et le péril vénérien seraient l'objet d'une organisation générale et définitive.

Serions-nous condamnés en France au régime de la Commission d'études, au régime du piétinement ?

Est-il écrit que nos descendants, s'ils sont lettrés, auront les mêmes raisons que nous de goûter la saveur ironique de cette réflexion de Montaigne : « On nous apprend à vivre quand la vie est passée. Cent escoliers ont prins la vérole, avant que d'estre arrivez à leur leçon d'Aristote, de la Tempérance. »

CHAPITRE V

LA PROPHYLAXIE ANTIVÉNÉRIENNE QU'IL CONVIENT D'ORGANISER POUR LES LYCÉENS DE DEMAIN

ARTICLE PREMIER

RAISONS DE CETTE RÉFORME — QUESTION PRÉJUDICIELLE

Je me suis efforcé, aux pages précédentes, d'indiquer les ordinaires moyens dont disposaient, d'une part, les familles pour établir dans leur sein, à l'avantage de leurs fils, une prophylaxie antivénérienne, et, d'autre part, les établissements d'études secondaires, d'Etat ou libres, pour donner dans leur enceinte, en vertu d'une obligation morale indéniable, cette spéciale éducation aux adolescents dont les familles sont ou absentes, ou éteintes, ou de leur propre aveu insuffisantes. J'ai même montré par des exemples ce qu'avec de tels moyens on avait fait dans certains établissements scolaires.

Eh bien ! Je suppose qu'on me demande à moi, éducateur informé et impartial, qui mets au-dessus de toutes richesses l'indépendance de mon esprit et de mon caractère, ce que je pense de la valeur et

des résultats de cette éducation, je déclarerai que, faute de mieux, cette éducation vaut d'être conservée, mais j'ajouterai sans ambages que je la trouve médiocre, parfois misérable, dans son esprit, et insuffisante, trop insuffisante, dans ses résultats.

Je dirai au père de famille, au proviseur : « Devant le flot montant des affections vénériennes vous improvisez un radeau de fortune et vous croyez votre fils, votre élève en sûreté, parce que vous l'y avez fait monter. Mais voyez : les matériaux dont vous êtes servi sont en presque totalité de qualité très inférieure. Vos préjugés désuets, vos arguments, disons le mot : mystificateurs, ne résisteront pas à la pesée de vos enfants et aux courants capricieux du flot. Votre embarcation n'est qu'un trompe-l'œil. Il est urgent, il est nécessaire d'en construire une autre, avec d'autres matériaux. Il n'est flot si tumultueux, si grossissant dont l'art de la navigation ne puisse dominer la violence. Construisez-moi une arche de Noé ! — Le plan ? les matériaux ? — Je vous les apporte. »

Je vais au-devant d'une question préjudicielle possible :

— La méthode de prophylaxie antivénérienne que vous allez nous exposer est-elle, à votre avis, de nature à déterminer une nouvelle crise universitaire ?

— Pas le moins du monde ; j'ai intitulé ce chapitre : « La prophylaxie antivénérienne qu'il convient d'organiser pour les lycéens de demain. » J'ai pris

demain au sens propre. Ma méthode est applicable dès demain, sans bouleversement des programmes en vigueur, seulement par voie de légères additions. Vous en jugerez.

Cette question préjudicielle, venant de l'Université ou de l'un des siens, ne me causerait aucun étonnement. Je sais par quelle crise passe depuis trente ans l'enseignement secondaire, tiraillé dans un sens par une force qui l'entraîne aux réformes, et aussitôt dans le sens contraire par une autre force, contemptrice de l'évolution des idées et des mœurs. Et pourtant on ne s'est pas fait faute de toucher à cet enseignement. Avec ou sans succès ? Voilà ce qu'il est difficile de trancher, à n'entendre que les plaintes très vives, mais discordantes d'ailleurs des deux côtés. La vérité, c'est qu'aucune époque n'a été, à ce point de vue, autant que la nôtre, un terrain d'évolution aussi mouvementée, aussi fiévreuse ; les esprits s'échauffent aisément et portent des jugements qu'il est prudent de ne pas accepter sans réserves.

Je suis, ou plutôt j'ai été du métier ; je sais par quelles étapes, peut-être longues, il faudra que passe l'enseignement secondaire avant d'arriver aux fins que désirent les théoriciens clairvoyants et pratiques. Je prends patience. Malgré ma certitude que, dès demain, avec les moyens d'instruction et d'éducation que je vais préconiser, le lycée pourrait travailler efficacement à la prophylaxie antivénérienne des jeunes gens, je me résigne à fortifier, en moi et

chez autrui, la conviction et l'espoir qu'on les emploiera un jour, eh ! oui, un jour...

ARTICLE 2

RAPPORT DE LA VALEUR ÉDUCATIVE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE AVEC LA PROPHYLAXIE ANTIVÉNÉRIENNE

§ 1. — Fins éducatives de l'enseignement secondaire

Quel est l'objet propre de l'enseignement secondaire ?

« Son but est de donner à des enfants de huit à dix-huit ans une solide culture générale, afin de préparer les cadres d'une élite sociale. Ainsi l'enseignement secondaire doit cultiver l'esprit, le fortifier et l'assouplir sans le spécialiser encore, afin de lui permettre de choisir la carrière qui sera le mieux en rapport avec ses aptitudes, ou du moins de tirer de celle qu'il devra suivre le meilleur parti possible pour la société... Si nous le considérons dans ses suites, nous n'oublierons pas qu'il n'est pas destiné à former l'homme abstraitement le meilleur et le plus complet, mais celui qui, dans des conditions sociales déterminées, aura la personnalité la plus forte, et pourra le mieux remplir sa tâche d'homme et de citoyen ». (Marcel Bernès).

En d'autres termes, l'objet de l'enseignement secondaire est de préparer les jeunes gens par la formation du jugement et par le développement du

sentiment de la responsabilité, c'est-à-dire par l'instruction et par l'éducation véritables, au gouvernement de soi-même.

Parfait ! L'enseignement secondaire est destiné à former l'homme qui « pourra le mieux remplir sa tâche d'homme et de citoyen ». Or cet homme ne pourra remplir sa tâche d'homme et de citoyen que s'il conserve sa santé, s'il n'attente pas à la santé des autres et s'il procrée une descendance en bon état de santé. Il est donc conforme à son objet que l'enseignement secondaire, là-dessus, éclaire l'esprit et forme les mœurs des élèves : l'Université doit aux jeunes gens qui lui sont confiés une culture générale dont la prophylaxie antivénérienne soit une des fins particulières.

§ 2. — Sa moindre valeur éducative actuelle

L'Université remplirait cette tâche avec bonheur et honneur, car elle a dans son cadre pédagogique les meilleures garanties de succès, si son action n'était d'ordinaire entravée par la première éducation de l'enfant, si son cours, qu'elle voudrait large et qu'elle ferait généreux et bienfaisant comme celui du Nil, ne venait se rétrécir et se briser entre les digues lourdes qu'hypocritement élèvent les mœurs des classes bourgeoises, de ces classes qui fournissent précisément la grosse clientèle des lycées et collèges. Et les finances de l'Etat devant compter avec le bon vouloir de ces mêmes classes, l'Université cède, elle renonce à son

beau rôle d'éducatrice et exige de ses professeurs beaucoup de tact. De vrai, elle les invite à ne pas être des éducateurs indépendants, elle les prie d'être des hommes discrets. A toi, Aristophane !

La bourgeoisie est ainsi admise en quelque sorte à contrôler les programmes officiels qui ne sont mis en vigueur que lorsqu'elle les a poinçonnés.

Cause : Lacunes dans les programmes

Seulement, en les poinçonnant, elle détermine des lacunes dans l'enseignement, des trous par lesquels s'exhale l'âme éducatrice de l'Université.

Comment dans ces conditions, serait atteint l'objet de l'Enseignement secondaire, magistralement indiqué ci-dessus par un professeur de philosophie agrégé de cette même Université ?

Les conséquences éloignées de cette instruction à trous, manteau de Diogène posé sur les épaules de nos jeunes bacheliers gavés et considérés comme des chapons, c'est la persistance de la médiocrité des caractères, c'est la survivance assurée des générations dont nous déplorons la déchéance à tous points de vue, c'est la perpétuité en particulier, de plaies individuelles et sociales, telles que les maladies vénériennes.

Recherche de ces lacunes

Exposons les faits de la cause, comme on dit au Palais.

La dernière des années d'études secondaires est destinée surtout « à faire réfléchir sur les résultats acquis, à les coordonner, à les définir à la pensée de l'enfant ; et par suite à lui assurer la pleine possession des instruments dont il a été armé, la notion de leur valeur vraie et l'usage qu'il va être appelé à en faire, quand il sera jeté dans la vie. » (M. Bernès). Aussi, aux programmes officiels de cette dernière année d'études a-t-on surtout inscrit la philosophie, les sciences mathématiques, physiques, chimiques, naturelles et l'hygiène.

Je ne ferai pas porter ma critique sur les mathématiques, la physique, la chimie, ni même sur la botanique qu'à la rigueur avec les trois autres on peut considérer comme d'essence amoral ; je ne retiendrai que la philosophie, la zoologie et l'hygiène, dont les Galilées de notre temps ne peuvent exposer certains aperçus sans être cités au tribunal des moralistes.

a) *Morale*. — Prenons dans le programme de philosophie ce qui concerne la morale.

« Morale personnelle : le sentiment de la responsabilité. La vertu et le vice. La dignité personnelle et l'autonomie morale.

« Morale domestique : la constitution morale et le rôle social de la famille. L'autorité dans la famille. »

Il n'est pas douteux, n'est-ce pas, que l'hygiène corporelle soit un de nos grands devoirs de morale personnelle. Herbert Spencer cependant n'a pas cru inutile d'y insister. Nos philosophes français officiels

le pensent aussi, mais ils ont la discrétion, la fameuse discrétion de ne pas trop le faire entendre.

A propos de l'enseignement au lycée de la morale domestique, vous vous attendiez, Cornélie moderne, à ce que votre fils de dix-huit ans apprit les banalités courantes, qu'il faut dire pourtant, sur la dignité fondamentale de la femme, dignité que la maternité porte à son apogée, sur le respect dû à la mère, à la sœur, à l'épouse, à la jeune fille ? Que vous êtes naïve ! Les éducateurs officiels feront traduire sans sourciller l'enlèvement d'Hélène ou les oaristys des homosexuels virgiliens. Mais ils ont toute l'apparence d'ignorer les lois de morale éternelle, imprescriptible, qui relient les deux sexes ; ils restent dans l'attitude indifférente qu'avait la morale scolastique vis-à-vis de la femme dont on osa, vous vous souvenez ? en plein Concile, se demander si, après tout, elle avait une âme !

b) *Zoologie*. — Passons à la zoologie. C'est, avec la conspiration du silence, le triomphe de l'illogisme.

J'extrais du programme :

... L'homme : étude spéciale des fonctions chez l'homme.

Fonctions de nutrition...

Fonctions de relation...

Et c'est tout ! mais quel homme est-ce là ?... Serions-nous chez Aspasia [armée de ses ciseaux ? L'Université descendrait-elle d'une Amazone impitoyable aux nouveau-nés du sexe fort ?

Un oubli peut-être ? Que non : une page plus loin, je constate que la moitié des instructions du programme de botanique sont relatives à la reproduction.

C'est une omission voulue, en considération du vieux massif de préjugés et d'erreurs où se heurte, je le répète, le cours de l'Université.

On ne peut cependant laisser plus longtemps implanter par les mœurs dans l'esprit des adolescents l'idée qu'il y a des organes honteux. Cette erreur repose sur un contre-sens que devrait bien corriger tel de nos latinistes qui siège au Conseil supérieur de l'Instruction publique. Quand donc sera-t-il reconnu que les *partes pudendae* sont des parties de l'organisme humain, donc des organes, que l'on doit considérer avec respect, des organes dont l'idée et la vue doivent éveiller un sentiment de modestie, de réserve, et non pas de honte. Ce sont des organes nobles, les organes de la paternité.

Objecte-t-on, c'est puéril, qu'il est prématuré de donner à des jeunes gens des notions d'anatomie dont ils n'auront besoin que plus tard ?

D'abord, pourquoi faites-vous en botanique ce que vous ne faites pas en zoologie ? Défaut d'harmonie, faute de logique, faute !

Et puis vous ne croyez pas, j'imagine, que les jeunes gens ignorent, même pratiquement — et quelle pratique ! — ce domaine de leur anatomie. Dès quatorze ans, quand ce n'est pas plus tôt, les jeunes garçons ont recueilli sur leur constitution sexuelle

tout autant de détails que leurs parents. Vous n'ignorez pas que la grande majorité, encore sage au moment du baccalauréat, en sait néanmoins sur les deux sexes autant que les camarades admirés et enviés à qui les sorties du dimanche ont déjà permis, malgré la surveillance des familles, de rapides incursions à Cythère.

Et vous ne voulez pas qu'un professeur de classe, en vertu de sa science et de son autorité, substitue à des notions erronées ou dangereusement imprécises la connaissance schématique rigoureusement scientifique des appareils et des fonctions de reproduction ? Cela regarde pourtant un peu la responsabilité de nos éducateurs officiels...

« La vérité, écrit Frédéric Passy, la vérité pour tout le monde, mais la vérité peu à peu et honnêtement révélée, de façon à donner, à mesure qu'elle se dévoile, une conception saine, généreuse, courageuse et fortifiante de la vie et de la grande loi de la transmission de la vie. Ce qu'il faut, c'est le respect, fondé sur l'intelligence, de ce pouvoir générateur auquel nous sommes appelés à participer, et, par conséquent, le respect des fonctions et des organes par lesquels il s'exerce. »

c) *Hygiène*. — Finissons notre promenade d'enquête dans les programmes officiels et abordons l'hygiène.

Au chapitre des maladies contagieuses, voici ce qu'on peut lire :

« Indication rapide des principales maladies transmissibles

ou inoculables à l'homme et de leurs modes ordinaires de propagation et d'invasion. »

J'avoue ma satisfaction, d'abord. Connaissant toute l'étendue du péril vénérien et à l'affût de toutes les occasions de la restreindre, je ne puis que voir dans cette instruction donnée en bon français par le Ministre aux professeurs d'hygiène des lycées et collèges une bonne fortune exceptionnelle. La plus grave, mais la deuxième en fréquence, des maladies transmissibles ou inoculables à l'homme, c'est la syphilis. Or le ministre a prescrit d'indiquer les principales maladies transmissibles. Donc les lycéens et collégiens vont savoir enfin ce qu'est la syphilis, rapidement, c'est entendu, mais réellement tout de même. *Gaudeamus igitur, juvenes dum sciant !...*

Il faut déchanter. Les professeurs d'hygiène ne citent jamais la syphilis parmi les principales maladies transmissibles. Une entorse à la science par comble de discrétion !

S'ils ne l'osent pas, les Maîtres du rang, pourquoi le Grand Maître responsable ne le leur enjoint-il pas, expressément ?

Le principe de cet enseignement a pourtant été agréé par l'Université il y a une huitaine d'années ? Pourquoi tarde-t-il à entrer dans la pratique ?

Comblement de ces lacunes. — Expérience décisive

Va-t-on soutenir que cette *restitutio ad integrum* d'un enseignement qui se discrédite lui-même est

impossible ? Là-dessus, je proteste ; et je reproduis, à preuve du contraire, la lettre suivante adressée au Dr Isch-Wall par le proviseur d'un lycée de province :

« J'ai donné aux élèves des classes terminales de mon lycée, trois années de suite, un enseignement relatif aux questions sexuelles. Voici, en deux mots, quelle en a été la substance :

« Je m'étais mis d'accord avec le professeur qui faisait le cours d'histoire naturelle, dans les classes de philosophie et de mathématiques réunies, pour qu'il réservât la question de la production chez les végétaux et la traitât, à la fin du cours, vers le commencement du mois de juin. Comme suite à cette question, le professeur faisait une leçon, montrant l'analogie profonde des organes reproducteurs chez tous les êtres vivants. Il passait rapidement sur les animaux inférieurs pour arriver aux mammifères et à l'homme. Il décrivait les organes génitaux, en expliquait le but, le fonctionnement, les abus possibles et leurs conséquences, notamment les maladies vénériennes. Durée de la leçon : une heure.

« Cette leçon était précédée de quelques mots du proviseur, annonçant aux élèves qu'on allait causer avec eux, en hommes, d'un sujet dont ils n'avaient peut-être jamais parlé qu'en se cachant, avec une curiosité plus ou moins malsaine, et qu'on voulait substituer une connaissance sérieuse, complète et avouable, à une instruction clandestine, incomplète et inavouable. Puis, après la leçon du professeur,

je reprenais la parole pour dégager les conclusions morales et sociales de la science désormais acquises. Vous devinez aisément ce que je pouvais dire sur une telle question pour arriver à conclure : « Restez chastes et mariez-vous jeunes. » (20 minutes).

« Les trois générations de jeunes gens à qui nous nous sommes adressés nous ont écoutés avec un sérieux, une gravité, je dirais volontiers une émotion, qui nous ont rendus très heureux. Nous n'en avons jamais vu un seul glisser à un voisin un coup d'œil ou un sourire équivoque, nous n'avons pas vu un seul regard éviter les nôtres. Et jamais poignée de main ne fut plus cordiale que celle que maîtres et élèves échangeaient en se séparant.

« Sans aucune exception, les pères de famille se sont déclarés enchantés : « Vous m'avez rendu un fier service, me disait un médecin ; je n'avais jamais osé dire tout cela moi-même à mon grand garçon. »

Est-ce concluant ?

§ 3. — Circonstances favorables à la mise en action immédiate de la valeur éducative d'un enseignement secondaire rendu à sa plénitude.

Ce qu'un proviseur, en harmonie de sentiment avec un professeur, a réalisé et réalise sans doute encore annuellement, pourquoi les autres proviseurs, doublés d'autres professeurs, ne le feraient-ils pas ? Pourquoi ne se concerteraient-ils pas ?

Il y aura bien au début, par ci par là, quelques attaques fielleuses de Basile et Cie. Peut-être pendant quelques années, des calomnies intéressées viendront-elles par la presse, par la violence même, ralentir, arrêter, menacer de couler, comme malicieusement déclarait le prévoir le P. du Lac, la bonne œuvre commencée. Je crois plutôt que l'opposition sera éphémère, que l'instruction complète, donc honnête, s'établira rapidement.

Les mœurs qui se transforment si vite de nos jours et dans un sens non douteux et général d'équité ne vont-elles pas d'ailleurs l'imposer ? De ces habitudes dont l'ensemble constituait la morale sociale, nous en voyons de très anciennes qui disparaissent subitement au vent de la mode, ou sous la poussée des milieux, des conditions économiques, de l'indépendance intellectuelle, etc.

Ces successions des mœurs, ou habitudes sociales bénéficient en rapidité et en caractère scientifique d'une conception nouvelle de la morale. On ne soutient plus guère l'idée de la morale en soi. Les morales sont extrêmement mobiles. Cela tient à un déplacement général des lois objectives qui commandent et contraignent, vers les principes subjectifs qui déterminent les actions. « La morale, dit Ellen Key, devient ainsi une morale du caractère, une morale qui se rattache à la nature des sentiments. On exige, on pardonne ou l'on juge, d'après la condition intérieure de l'individu et on n'appelle pas volontiers « immorale » une action qui, au

point de vue extérieur seulement, n'est pas conforme à une loi, ou lui est contraire. » C'est ce qu'a bien mis, ces dernières années, en lumière, M. Levy-Bruhl, après H. Spencer qui voyait la normale existence humaine dans une accommodation aux circonstances extérieures.

Cette nouvelle conception de la morale, en vertu de laquelle les contagionnés vénériens cessent, pour la plupart, d'être des coupables pour n'être plus que des imprudents ou même des innocents, et ne sont vraiment des coupables que lorsqu'ils sont des agents de propagation conscients de la gravité du mal, cette nouvelle conception de la morale m'oblige à croire que l'opinion publique serait vite gagnée à cette conversion des mœurs que j'appelle de tous mes vœux au lycée. Alors naîtrait l'éducation humaine de la chasteté qui implique le respect du physique, et s'éteindrait graduellement cette éducation religieuse de la pureté qui prêche le mépris du corps.

Le proviseur correspondant du Dr Isch-Wall a entrevu la vraie formule de la prophylaxie antivénérienne. C'est quand ils seront pénétrés d'une manière de voir basée sur les sciences naturelles que les jeunes gens, retrouvant de nouveau, sous une forme plus noble, tout l'amour de l'antiquité pour la force et la beauté du corps lui-même, éprouveront en même temps tout son respect pour le caractère divin de la reproduction. Ces jeunes gens, « au lieu de gaspiller sottement leur temps et leurs forces, et de tirer vanité de désordres qui ne sont qu'une preuve

de leur impuissance à gouverner leurs sens, se félicitant, comme Marc-Aurèle, de n'avoir point devancé l'heure d'être des hommes, se feront un point d'honneur de réserver, pour le développement normal de leur corps et de leur intelligence, pour leur amélioration personnelle et pour celle de la famille humaine, ce trésor inestimable entre tous, ce dépôt précieux de l'existence dont ils ont reçu leur part. » (Frédéric Passy.)

Sans montrer un égal optimisme, j'ai néanmoins un espoir, et un espoir partagé par beaucoup. J'attends du comblement des lacunes déloyales que j'ai signalées dans les programmes officiels, non pas le bénéfice brutal d'un simple accroissement d'instruction, mais par lui cependant, un perfectionnement, une élévation de vues qui mettra le lycéen de niveau et face à face avec les obligations physiques et sociales, avec les lois de l'hygiène individuelle et sociale qu'il ne peut jusqu'alors qu'imparfaitement soupçonner.

Chasser l'ignorance, c'est bien ; mais perfectionner en même temps les mœurs, c'est mieux. Et la poursuite de ce double but a toujours fait, depuis Socrate, la joie et la récompense du véritable éducateur.

CHAPITRE VI

REQUÊTE AU CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Je vous en prie, Messieurs du Conseil Supérieur de l'Instruction publique, comblez les lacunes, toutes les lacunes qui vous seront signalées, au programme des classes de philosophie et de mathématiques, dans l'enseignement de la Morale, de la Zoologie et de l'Hygiène. Votre compétence dans les questions d'enseignement a été reconnue par le vote de tous vos collègues de l'Université, qui sont des éducateurs et aussi des pères de famille. Ils vous ont élus, parce qu'ils attendent de vous les réformes nécessaires. Répondez à leur attente et à la nôtre.

Une commission scolaire, présidée par M. Ribot, a interrogé, aux derniers jours du siècle précédent, nombre d'éducateurs, aux fins, si j'ai bonne mémoire, d'informer le Ministre sur le sens de l'orientation à donner à l'Enseignement secondaire. Je suppose qu'une semblable commission me fasse l'honneur de me demander mon avis sur la question ici soulevée. Je ferais la déposition suivante :

Le mal vénérien est si répandu, si dévastateur et devient par sa dissémination de plus en plus facili-

tée, un danger social si menaçant que nous n'avons pas le droit de faire un choix parmi les moyens de propagande prophylactique actuellement employés et d'efficacité variable. Il faut faire flèche de tout bois. Je me joins à MM. Fournier, Pinard, Barthélemy et autres compétences, pour conseiller l'emploi contre le fléau de tous ces moyens, moraux, religieux et scientifiques. Aussi considéré-je comme un attentat à la santé publique, d'organiser, de favoriser, d'approuver même la conspiration du silence vis-à-vis des maladies vénériennes, et comme un devoir de tout homme informé de les dénoncer pour ce qu'elles sont, des maladies éminemment et facilement contagieuses, destructives de la santé et de la vie de l'individu, de la prospérité des ménages et de la famille, dégénératrices de la race et de l'espèce.

Voilà ce que, fort de mes années d'expérience et de réflexions, de science et de méditations, j'affirme, et ce dont je m'inspire pour demander énergiquement la continuation de la mise en pratique des moyens jusque-là connus.

Mais le souci, le devoir de contribuer à cette œuvre par des moyens vaille-que-vaille ne m'ôte point la conviction que pour une œuvre parfaite, il faut des moyens, une méthode, des ouvriers parfaits.

Jusqu'ici, suivant les milieux, les circonstances, le cadre administratif et professoral, il a été fait dans quelques établissements une prophylaxie antivénérienne avec des moyens de fortune ; l'œuvre, par la

médiocrité de ses résultats, a témoigné de son imperfection.

Cela peut changer, car il dépend du Ministre, qui a tous les éléments à sa disposition, de faire de la prophylaxie antivénérienne au lycée une œuvre parfaite.

L'école, le lycée, c'est l'apprentissage du monde. L'enfant, le jeune homme dont vous avez accepté de faire l'instruction, de diriger l'éducation, peut être, non pas dès la fin de ses études au lycée, mais au cours même de la tutelle que vous exercez sur lui, exposé aux maladies vénériennes. Il est possible que la première rencontre soit pour lui une question de vie et de mort. Réfléchissez bien... N'allez-vous pas instruire votre pupille du danger qu'il court?... Il ne s'agit pas ici de quelque chose d'abstrait, se présentant comme la science pure avec un caractère impersonnel, désintéressé. Je vous le répète : il s'agit de vie et de mort. Que devez-vous faire? Qu'allez-vous faire? N'est-ce pas que vous allez lui apprendre à ce jeune homme, aussitôt qu'il sera utile, à éviter ces maladies pour lui-même et à éviter de les communiquer à d'autres, nul n'ayant le droit de nuire à autrui?...

Je ne vous propose pas un enseignement spécial. Cet enseignement se heurterait à trop d'obstacles de diverses natures, ne serait-ce que ceux rencontrés dans la jeunesse trop grande et dans l'insuffisante maturité d'esprit des élèves de seize à dix-sept ans reçus trop souvent en classe de philosophie.

Mais élevez le niveau de l'instruction générale donnée aux élèves; du même coup, vous aurez élevé

celui de l'éducation véritable, celle qui a sa source dans l'instruction. Appropriiez l'instruction, et vous approprierez l'éducation. Vous perfectionnerez celle-ci en perfectionnant celle-là.

Et vous aurez donné à l'œuvre de la prophylaxie antivénérienne au lycée, la vraie, la seule vraiment bonne méthode : l'éducation morale !

Inutile de vous développer les heureuses conséquences qui en découleront pour l'individu, la famille, la société, la nation, l'humanité !

— Un supplément d'instruction ! me direz-vous ; quand l'opinion nous reproche de trop charger nos programmes !

— C'est un complément d'instruction que je demande à l'Université, ou plutôt la réparation, mettons, d'une erreur. Je m'adresse plus à sa loyauté qu'à sa générosité. Je lui offre de se réhabiliter aux yeux des honnêtes gens, plus que je ne lui propose d'augmenter ses libéralités.

Et j'achèverais par le dépôt des vœux suivants :

1° Que l'enseignement de la morale soit désormais donné aux élèves des classes de philosophie et de mathématiques sans omissions de certaines questions touchant :

Soit à la morale individuelle : respect dû au corps dans l'intégrité et le fonctionnement normal de tous ses organes ;

Soit à la morale sociale et familiale : respect, chez la femme, de sa personnalité et de ses rôles d'épouse et de mère ; devoirs de la paternité.

Toutes questions qui, lorsqu'elles seront entrées dans l'enseignement et donc dans l'éducation reçue au lycée, laisseront, il est logique de l'espérer, assez de souvenirs et d'impressions pour que diminuent dans l'humanité ces crimes obscurs et disséminés et que n'accompagne même pas toujours le remords : détournement de jeune fille par violence ou séduction, abandon de jeune fille séduite, suggestion ou complicité d'avortement, abandon d'enfant, contamination sexuelle.

2° Qu'à ces mêmes jeunes garçons soit donné l'enseignement élémentaire de la zoologie sans omission des appareils et fonctions de reproduction.

Que cet enseignement soit simple et approfondi, vraiment éducatif, et non, comme il pourrait le devenir avec les tendances d'aujourd'hui, indéfiniment étendu en surface, mais par là-même appauvri dans sa valeur éducative et annulé dans sa portée philosophique. Le professeur ne devra pas craindre de laisser ignorer une foule de notions, peut-être utiles en elles-mêmes, mais qu'il faudra toujours réapprendre plus tard, si l'on en a besoin, et qu'il ne servirait de rien d'avoir apprises au lycée.

3° Qu'au cours de l'hygiène, au chapitre des maladies contagieuses, il soit fait une leçon rudimentaire sur l'infection et sur l'intoxication, où seront étudiées sommairement et autant que le permettront les notions d'anatomie humaine acquises au cours de zoologie, les processus pathogènes principaux. Une brève leçon complémentaire rapporterait ces divers

processus aux infections et intoxications particulières qui les auraient engendrés et parmi lesquelles, dans le groupe des infections, on désignerait la syphilis, aussitôt après la tuberculose et avant toute autre infection ; la blennorrhagie serait citée parmi les infections légères, mais l'éventualité de complications graves serait signalée.

4° Que soit exigée de tout candidat au professorat de philosophie et de sciences naturelles et d'hygiène dans les lycées et collèges la connaissance du péril vénérien. Cette initiation des futurs professeurs se ferait avantageusement à l'Ecole Normale Supérieure, ainsi que l'expérience l'a démontré antérieurement.

5° L'enseignement de ces matières, restituées normalement au programme des classes de philosophie et de mathématiques sera préférablement donné, à mon avis, sans dispositions disciplinaires ni précautions dictées par un sentiment de délicatesse pédagogique. Il sera distribué aux élèves, dans les cours respectifs, au fur et à mesure que ses différentes parties, placées comme il conviendra, se présenteront, par les professeurs titulaires, en dehors de la présence, que je n'estime ni nécessaire, ni utile, du professeur et du censeur. Professeur et élèves se comporteront et la classe s'écoulera comme à l'ordinaire. Ce caractère habituel donné à l'enseignement nouveau permettra la suppléance du professeur titulaire, dans un cas de force majeure, par un autre professeur ou par un répétiteur, qualifié par exemple par des études en médecine.

CHAPITRE VII

ADDENDUM

ESSAI D'UN ENSEIGNEMENT COMPLÉMENTAIRE DE ZOOLOGIE

A L'USAGE DES ÉLÈVES DES CLASSES DE PHILOSOPHIE ET DE MATHÉMATIQUE

Dans cet essai d'enseignement complémentaire que j'ai tenté, surtout pour montrer la manière à laquelle je donne mes préférences, j'ai réduit au minimum les notions anatomiques, conformément aux instructions ministérielles. Il ne m'a pas paru utile de faire autrement pour les notions physiologiques. Aussi cette leçon sur les fonctions de reproduction est-elle d'une grande brièveté.

J'ai voulu un enseignement schématique dans le texte et dans l'illustration. Pour de jeunes élèves qui n'en sont qu'à leur culture générale et dont un très petit nombre seulement se spécialiseront ultérieurement dans les études médicales, il m'a semblé qu'un enseignement rendu impersonnel par le schéma ne perdrait rien de sa portée scientifique, y gagnerait même en netteté, et surtout ne rencontrerait aucune critique chez les éducateurs.

C'est d'ailleurs en conformité de sentiments avec ceux-ci que je me suis appliqué à substituer à certains termes empreints de sexualité des synonymes de formation savante, et à donner à l'ensemble quelque valeur morale et philosophique.

FONCTIONS DE REPRODUCTION

Ainsi que la conservation de l'individu par les fonctions de nutrition, la conservation de l'espèce est assurée par les fonctions de reproduction. Celles-ci, comme les précédentes, exigent le service des fonctions de relation, dont les principales sont le mouvement et la sensibilité.

La reproduction, dans l'espèce humaine comme à tous les degrés élevés de l'échelle zoologique, comporte deux agents coopérateurs différant entre eux par des caractères physiques qui constituent pour l'un le sexe masculin, pour l'autre le sexe féminin.

ARTICLE PREMIER

ANATOMIE SCHEMATIQUE DES ORGANES DE LA REPRODUCTION

Les caractères sexuels sont de premier ou de second ordre.

Ceux de premier ordre sont offerts par de profondes différences anatomiques dont nous étudierons les lignes essentielles aux paragraphes suivants.

Ceux de second ordre consistent en des modifications d'organes, dont la principale et la plus évidente est offerte par le bassin osseux.

En raison de la fonction spéciale qui lui est dévolue dans la gestation et dans la parturition, le bassin féminin s'élargit comme une coupe. Il donne

l'impression d'être effectivement construit pour contenir sans comprimer. Il sera le premier berceau naturel de l'enfant. Aussi, tout en répondant par son architecture aux lois mécaniques de l'organisme

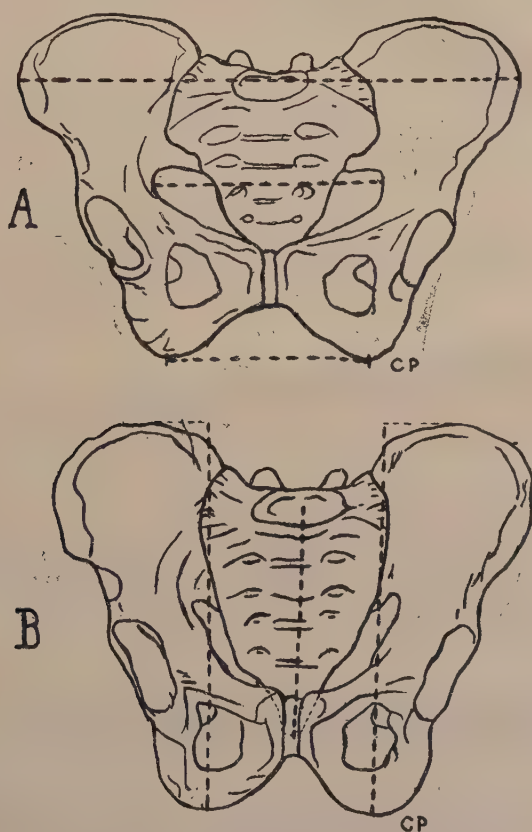


Fig. 1. — Bassins osseux : A, féminin,
B, masculin.

entier, a-t-il des dimensions transversales l'emportant sur les dimensions correspondantes du bassin de l'homme. Il est faible, délicat ; sa moindre épaisseur lui donne une apparence fragile. Les saillies

osseuses destinées aux insertions musculaires sont peu marquées.

Le bassin masculin au contraire, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par les dessins ci-contre, semble plutôt destiné à fournir une solide base de soulèvement à la colonne vertébrale et deux points d'appui résistants aux segments supérieurs des membres inférieurs. Manifestement ses dimensions verticales l'emportent sur celles correspondantes du bassin féminin. Il est fortement constitué, massif et solide. Ses saillies rugueuses, sont bien développées.

§ 1. — Appareil masculin

L'appareil masculin de reproduction se compose essentiellement de deux parties :

1^o D'un organe glandulaire, le testicule, auquel incombe l'importante fonction d'élaborer l'élément fécondant ; 2^o d'un long conduit, destiné à transporter cet élément dans la cavité réceptrice féminine, conduit qui prend successivement les noms de canal déférent, vésicule séminale, canal excréteur, urèthre. Ce conduit est pair jusqu'à l'urèthre qui est impair et, de ce fait, reçoit le produit de l'un et l'autre testicule.

Le testicule est une glande qui produit l'élément principal du liquide fécondant, le spermatozoïde. C'est l'organe masculin par excellence. Chaque testicule est surmonté d'un corps allongé, l'épididyme,

où les canalicules tortueux du testicule se régularisent en canaux droits et confluent finalement en une voie unique, le canal épидидymaire, continué par le canal déférent.

Après un parcours de 35 à 45 centimètres, le canal

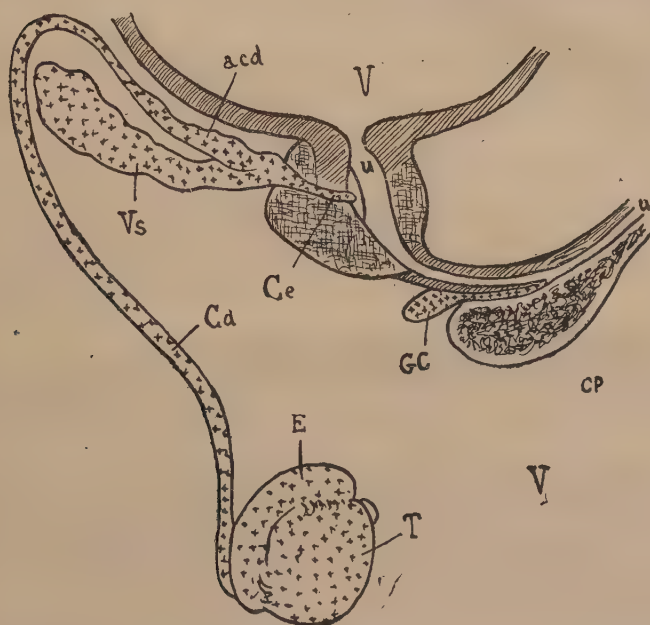


Fig. 2. — Appareil masculin schématique de la Reproduction
(d'après Testut)

T, testicule,
E, épидидyme,
C, canal déférent, avec acd, son ampoule,
Vs, vésicule séminale, avec Ce, son canal excréteur,
GC, Glande de Cowper.
V, vessie,
u-u, urèthre.

déférent aboutit à un réservoir. C'est la vésicule séminale. Le produit du testicule s'y accumule comme se collectent la bile dans la vésicule biliaire, l'urine dans la vessie.

Le canal excréteur de la vésicule débouche dans l'urèthre, sur le côté d'une petite saillie médiane appelée *veru montanum*.

L'urèthre (se reporter au chapitre de la sécrétion urinaire) appartient, à proprement parler, à l'appareil urinaire plus qu'à l'appareil reproducteur.

Le liquide fécondant, tel qu'il est déposé dans l'appareil féminin de reproduction, n'est pas seulement le produit de sécrétion du testicule. Il est mélangé de liquides sécrétés par les vésicules séminales et par des glandes qui sont réparties sur le trajet. Les plus importantes sont les glandes de Cowper, glandes à canal excréteur s'ouvrant dans l'urèthre en aval de celui des vésicules séminales.

Un seul élément dans ce liquide est suffisant et nécessaire à la reproduction : c'est le spermatozoïde, produit propre du testicule. Les autres éléments du liquide remplissent un rôle de véhicule, ou de lubrifiant, ou peut-être d'agglutinateur des spermatozoïdes.

§ 2. — Appareil féminin

A l'inverse du testicule qui est en dehors de l'abdomen, inclus dans un repli épais de la peau, l'organe homologue féminin, c'est-à-dire l'ovaire, et tous les autres organes de l'appareil reproducteur féminin sont profondément situés dans l'excavation pelvienne.

Deux parties composent essentiellement l'appareil féminin de reproduction :

1° L'ovaire, corps glandulaire dans lequel se forment les ovules ou éléments fécondables ; 2° un long conduit qui s'étend du voisinage de l'ovaire

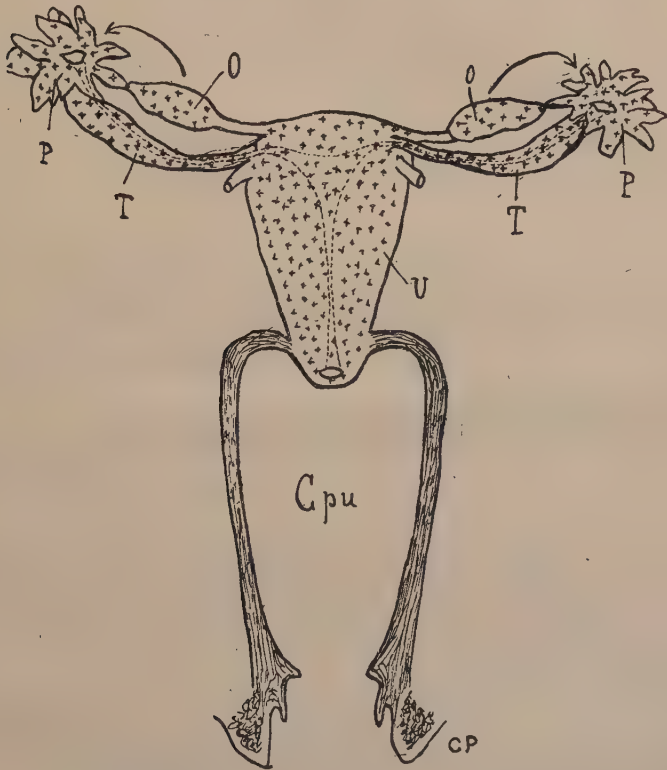


Fig. 3. — Appareil féminin schématique de la Reproduction
(d'après Testut)

O, O, ovaires ;
T, T, trompes, avec P, P, pavillons ;
U, utérus ;
Cpu, cavité pré-utérine.

jusqu'à l'extérieur et qui prend successivement les noms de trompe de Fallope ou oviducte, d'utérus, de cavité préutérine.

L'ovaire, organe essentiel de la reproduction, est à

l'appareil féminin ce qu'est le testicule à l'appareil masculin. D'où le nom de *testis muliebris* que lui donnèrent, après Gallien (médecin de Marc-Aurèle) les anatomistes de l'antiquité romaine.

L'oviducte est, à proprement parler, le canal excréteur de l'ovaire (*ovum, ducere*). C'est un conduit tubuleux qui s'élargit progressivement de l'une de ses extrémités à l'autre, et se termine, du côté de l'ovaire, par une partie évasée en forme d'entonnoir, ou mieux de pavillon de trompette à franges déchiquetées. En considération de cette forme il a été appelé et est encore communément appelé trompe (trompe de Fallope).

L'oviducte conduit à l'utérus, organe creux à parois épaisses et contractiles, destiné à jouer dans la gestation un rôle de réceptacle, et susceptible alors, par l'extension progressive de ses parois, d'atteindre des dimensions considérables. L'utérus affecte la forme d'un cône tronqué renversé. Il reçoit aux cornes de droite et de gauche les deux oviductes, et se termine dans sa partie inférieure par un col s'ouvrant dans une cavité, dite pré-utérine.

Cette cavité est virtuelle, comme la cavité buccale, du fait de l'accolement sur elle-même de sa paroi, molle, extensible et à plicatures. Elle s'ouvre, sans autre intermédiaire, au dehors.

De l'ovaire se détache périodiquement, à l'âge adulte, un ovule qui, pénétrant par le pavillon dans l'oviducte descend jusqu'à l'utérus, d'où, à moins de fécondation, il est expulsé.

ARTICLE 2

PHYSIOLOGIE SCHÉMATIQUE DES PHASES DE LA REPRODUCTION

L'éveil de l'activité sécrétoire du testicule et de l'ovaire confère la puberté. Des caractères sexuels secondaires en témoignent, apparition de la barbe, mue de la voix, etc.

Dès lors, l'activité glandulaire sera incessante, s'arrêtant vers quarante-cinq ans dans l'ovaire, plus tardivement dans le testicule.

§ 1. — Fécondation

Pour qu'il y ait fécondation, il faut et il suffit qu'un seul spermatozoïde ait fusionné sa partie initiale, appelée tête, avec un ovule.

Le liquide fécondant contenant les spermatozoïdes est apporté par l'agent masculin dans la cavité préutérine qui, dans l'accomplissement de cet acte, de virtuelle devient réelle : tel est le mécanisme normal du premier acte de la fécondation.

Dans le second acte, le plus important, l'activité seule du spermatozoïde est en jeu. Grâce à certaines particularités anatomiques et physiologiques, le spermatozoïde chemine le long de la paroi interne de l'utérus, entre dans l'oviducte, le remonte au delà même du pavillon et va féconder l'ovule jusqu'à la surface de l'ovaire. D'ordinaire la fusion de la tête

du spermatozoïde avec l'ovule, qui équivaut à la procréation d'une unité physiologique, à la génération du noyau de la première cellule de l'organisme (voir le chapitre sur la cellule), se fait dans l'oviducte, quelquefois encore, mais plus rarement, dans l'utérus.

§ 2. — Gestation

Quoi qu'il en soit, l'ovule fécondé, ou *œuf*, va se greffer sur la paroi interne de l'utérus ; la partie de la muqueuse où il s'insère commence un travail de bourgeonnement pour l'entourer, et de vascularisation pour le nourrir.

A l'intérieur de l'œuf, les cellules vont se différenciant, constituant les tissus de structure de tous les organes et appareils de l'être vivant.

Sous les membranes de l'œuf, l'embryon s'est développé. Il est devenu le fœtus. Vers le quatrième ou le cinquième mois, le rythme du cœur peut être entendu. Les membres commencent à exécuter des mouvements perceptibles.

Pendant environ cent quatre-vingt jours — neuf mois — la mère « couve » en quelque sorte son enfant ; et comme il n'y a pas dans l'œuf de l'espèce humaine les réserves alimentaires accumulées par exemple dans l'œuf de l'oiseau, elle le nourrit par une véritable transfusion de son sang artériel. Ainsi apparaît ce rôle de régulateur de la chaleur et de l'aliment que joue pour l'enfant, dès la première étincelle de vie, l'organisme maternel interposé par

une nature prévoyante, entre le soleil, principe et source de toute vie, et l'embryon, espoir de l'espèce et raison de l'avenir.

§ 3. — Parturition. Lactation

La parturition est l'acte par lequel le fœtus est expulsé de l'organe maternel et devient le nouveau-né. C'est donc la fin de la gestation : l'utérus vide est progressivement ramené à ses dimensions et à sa situation antérieures, d'autant plus rapidement et facilement que sera institué l'allaitement maternel. Car la fin de la gestation n'entraîne pas celle du rôle alimentaire de la mère.

L'enfant continue en effet pendant un an et plus à être un parasite : le lait, son seul aliment, son seul breuvage dans les premiers temps de sa vie à l'air libre, est dû à une active sécrétion mammaire qui débute presque aussitôt après la parturition. Ce phénomène constitue la lactation.

CONCLUSIONS

I. — Prémunir les jeunes gens contre les dangers des affections vénériennes est un devoir d'instruction et d'éducation qui incombe aux familles et au personnel dirigeant et enseignant des établissements d'études secondaires.

II. — Quelque inférieurs que soient les moyens employés jusqu'ici pour appliquer la prophylaxie antivénérienne aux jeunes gens dans la famille et dans les centres scolaires, moyens moraux, religieux, scientifiques, il vaut mieux conclure et engager à leur emploi.

III. — Mais toute véritable éducation étant basée sur la science, c'est par le perfectionnement (portant sur l'harmonie de l'ensemble et plus sur la qualité que sur la quantité) de l'instruction, qu'on atteindra le perfectionnement moral, l'adjuvant le meilleur, incontestablement, dans l'œuvre de la prophylaxie antivénérienne au lycée. Tout l'effort des éducateurs de l'adolescent doit donc tendre à ce perfectionnement de l'instruction.

Les indications actuelles et majeures de ce perfectionnement de l'instruction dans le programme universitaire des classes de philosophie et de mathématiques élémentaires sont les suivantes :

1° Compléter l'enseignement de la philosophie par l'addition au chapitre de la morale :

a) D'une leçon sur les devoirs de l'homme envers la femme, sur la dignité de celle-ci, sur la grandeur et l'inéluctabilité de son double rôle d'épouse et de mère ;

b) De considérations sur la dignité de soi-même relativement au corps.

2° Compléter l'enseignement de la zoologie, par l'addition de notions sur les appareils et fonctions de reproduction.

3° Consacrer spécialement, dans l'enseignement de l'hygiène, une leçon à l'infection. Bien mettre en évidence ses conséquences sur l'individu, sur la société et sur l'espèce, et en donner, comme exemples, avec indications sommaires de leurs caractères et de leurs conséquences organiques propres, les principales maladies contagieuses : tuberculose, syphilis (et blennorrhagie), fièvre typhoïde, variole, choléra, etc... Enseignement analogue pour l'intoxication.

Vu : le président de la thèse,

H. ROGER

Vu : le Doyen,

LANDOUZY

Vu et permis d'imprimer

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris

L. LIARD

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.....	9
CHAPITRE PREMIER. — <i>Les maladies vénériennes</i>	17
Article 1. — La blennorrhagie.....	17
§ 1. — Sa gravité chez l'individu.....	18
§ 2. — Son action pernicieuse sur l'espèce.....	20
§ 3. — Sa fréquence dans la société.....	21
Article 2. — La syphilis.....	23
§ 1. — Sa gravité chez l'individu.....	23
§ 2. — Son action pernicieuse sur l'espèce.....	28
§ 3. — Sa fréquence dans la société.....	33
CHAPITRE II. — <i>La prophylaxie antivénérienne en</i> <i>général</i>	41
Article 1. — Prophylaxie défensive.....	41
Continence et fidélité réciproque.....	41
La question du sérum immunisant.....	42
Antiseptiques, préservatifs.....	43
Pommade au calomel.....	44
Règlementation de la prostitution.....	45
Lois et jurisprudence.....	46
Article 2. — Prophylaxie offensive.....	47
Société de prophylaxie sanitaire et morale.....	47
Initiative privée.....	47

Théâtre et littérature.....	47
Perfectionnement et divulgation des thérapeutiques.....	48
Brochures et conférences.....	49
Consultations et soins gratuits.....	50
Propagande dans les centres scolaires.....	51
CHAPITRE III. — <i>La prophylaxie anti vénérienne dont</i>	
<i>a besoin l'âge scolaire</i>	55
Article 1. — Ses raisons.....	55
§ 1. — Contaminations de l'âge scolaire.....	55
§ 2. — Utilité d'une méthode éducative spéciale.....	58
§ 3. — La question de l'Instruction complète des jeunes filles.....	61
Article 2. — Milieu, méthode, éducateurs auxiliaires.....	69
Famille.....	69
Initiative individuelle.....	69
Le prêtre, le médecin, le professeur.....	72
Article 3. — Principaux moyens.....	73
§ 1. — Moyens indirects.....	73
1 ^o Moyens moraux : la continence.....	73
L'incontinence.....	74
2 ^o moyens religieux : la pureté.....	75
§ 2. — Moyens directs ou moyens scientifiques.....	76
Brochure de Fournier.....	76
Entretiens de vénéréologie.....	76
Musées spéciaux.....	77
Education spéciale par le médecin.....	78
Par le lycée.....	79
CHAPITRE IV. — <i>La prophylaxie antivénérienne qu'il</i>	

<i>faut bien, faute de mieux, appliquer aux lycéens d'aujourd'hui.....</i>	81
Article 1. — Son introduction dans les établissements secondaires.....	81
Raisons.....	81
Caractère obligatoire.....	83
Article 2. — Sentiments du personnel dirigeant et enseignant.....	83
§ 1. — Dans les Etablissements d'Etat (lycées et collèges).....	83
Enseignement spécial collectif, mais facultatif.	84
Choix du professeur.....	85
a) Cadre professoral, professeur de sciences naturelles ou de philosophie.....	85
b) Hors cadre, le médecin, du lycée ou non...	86
Sentiments en haut lieu.....	87
§ 2. — Dans les établissements libres.....	88
Enseignement spécial individuel facultatif...	88
§ 3. — Comparaison.....	91
Article 3. — Moyens à la disposition du lycée..	91
Classification.....	93
Critique.....	94
Relation de deux essais prolongés de prophylaxie antivenérienne.....	96
Une prophylaxie organisée et officielle au delà du Rhin.....	99
CHAPITRE V. — <i>La prophylaxie antivenérienne qu'il convient d'organiser pour les lycéens de demain.....</i>	101

Article 1. — Raisons de cette réforme. Question préjudicielle.....	101
Article 2. — Rapport de la valeur éducative de l'enseignement secondaire avec la prophylaxie antivénérienne	104
§ 1. — Fins éducatives de l'Enseignement secondaire.....	104
§ 2. — Sa moindre valeur éducative actuelle...	105
Cause : lacunes dans les programmes.....	106
Recherche de ces lacunes dans le programme de la dernière année d'études au lycée....	106
a) Morale.....	107
b) Zoologie.....	108
c) Hygiène.....	110
Comblement de ces lacunes, expérience décisive.....	111
§ 3. — Circonstances favorables à la mise en action immédiate de la valeur éducative d'un enseignement secondaire rendu à sa plénitude.	113
CHAPITRE VI. — <i>Requête au Conseil Supérieur de l'Instruction Publique</i>	117
CHAPITRE VII (addendum). — <i>Essai d'un enseignement complémentaire de zoologie</i>	123
Fonctions de reproduction.....	124
Article 1. — Anatomie schématique des organes de la reproduction.....	124
§ 1. — Appareil masculin.....	126
§ 2. — Appareil féminin.....	128
Article 2. — Physiologie schématique des phases de la reproduction.....	131

§ 1. — Fécondation.....	131
§ 2. — Gestation.....	132
§ 3. — Parturition. Lactation.....	133
CHAPITRE VIII. — <i>Conclusions</i>	134
TABLE DES MATIÈRES.....	136



